

Dumas

Les Quarante-cinq

Édition de Marie Palewska



folio
classique

COLLECTION
FOLIO CLASSIQUE

Alexandre Dumas

Les Quarante-Cinq

Édition de Marie Palewska

Archiviste paléographe ; agrégée de lettres classiques

Chronologie de Jean-Yves Tadié

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2019.

*Couverture : Paul Delaroche, Assassinat du duc de Guise,
XIX^e siècle (détail). Musée des Beaux-Arts, Blois.
Photo © RMN – GP / Gérard Blot.*

PRÉFACE

Les Quarante-Cinq : voici un titre propre à séduire les amateurs de romans d'aventures, un titre plein de promesses, qui fleure bon le complot et la société secrète... La Reine Margot avait ouvert le drame sur la Saint-Barthélemy, La Dame de Monsoreau l'avait poursuivi en s'achevant tragiquement sur l'assassinat de Louis de Clermont d'Amboise, seigneur de Bussy, et le funeste duel des mignons d'Henri III, mais plus d'un an s'écoula ensuite avant que Le Constitutionnel n'entamât, le 13 mai 1847, la parution du troisième volet de ce cycle de Dumas sur les guerres de Religion. Heureux le lecteur contemporain qui, sans attendre, peut partir à la (re)découverte d'un roman peut-être un peu moins connu du grand public aujourd'hui mais où le talent du romancier ne le cède en rien aux titres qui l'ont précédé !

Une subtile recomposition
des événements historiques

Sept ans ont passé. Les Quarante-Cinq nous conduit dans la dernière phase du règne d'Henri III, après le tournant de 1584 à la suite de la mort de son frère,

alors que s'ouvre une période particulièrement dramatique de l'histoire. Dumas y plonge d'emblée son lecteur en faisant débiter son roman sur cette date : « le 26 octobre de l'an 1585 ». Le choix de 1585 place l'intrigue à un moment crucial dans le tableau du Drame de la France qu'ambitionne de donner l'écrivain avec la série de ses romans historiques¹. Henri III se trouve alors en effet dans une situation critique. La mort de son frère, le duc d'Alençon, le 10 juin 1584, a fait d'un prince protestant, Henri de Navarre, l'héritier présomptif de la couronne. Or ce dernier refuse pour l'heure de se convertir. L'opposition catholique se déchaîne, menée par les Guises – le duc Henri (le Balafre), son frère Mayenne et le cardinal Louis de Lorraine – à la tête de la Ligue. Cette confédération catholique, formée en 1576, reprend une nouvelle vigueur en 1585 où elle unit dès lors la noblesse, la bourgeoisie parisienne et tous les mécontents de l'excessive prodigalité du roi envers ses mignons, de l'insécurité permanente, des impôts trop élevés... Les ligueurs parisiens organisent leur rébellion sous la direction des « Seize », ardents militants révolutionnaires, ainsi nommés par référence aux seize quartiers formant la capitale, tandis que les Guises nouent une alliance avec le roi d'Espagne Philippe II. Tous ces éléments se conjuguent dans la « guerre des trois Henri », la huitième et dernière guerre de Religion, la plus longue ainsi que la plus dévastatrice.

C'est dans ce contexte qu'à la fin de 1584 Henri III se dota d'une garde rapprochée : les Quarante-Cinq. Recrutés dans le Sud-Ouest, presque essentiellement en Gascogne, par le duc d'Épernon, favori du roi, ces jeunes gens de petite noblesse étaient chargés de

1. Voir la postface de Claude Schopp à son édition d'*Henri IV* de Dumas, Paris, Vuibert, 2014, p. 218.

veiller en permanence sur le souverain et de remplir pour lui des missions de grande confiance. Leur nom reste attaché à l'assassinat du duc de Guise, qui, le 23 décembre 1588, impliqua neuf d'entre eux. Mais Dumas situe son roman quelques années plus tôt, pour faire assister le lecteur à leur arrivée à Paris, évoquer leur installation au Louvre et relater leurs premières armes. Le romancier ne reprend que quelques noms authentiques parmi ces gardes du corps dont les historiens, en particulier Gustave Baguenault de Puchesse¹, se sont efforcés de retrouver la liste : celui du capitaine des Quarante-Cinq, François de Montpezat, baron de Laugnac – ou Loignac – et celui de Sainte-Maline, qui aurait porté les premiers coups au duc de Guise en 1588, tandis que le nom de Saint-Capautel pourrait avoir été inspiré par le Saint-Capautet que cite Voltaire dans son Essai sur les mœurs et l'esprit des nations (1756). Ernauton de Carmainges, Perducas de Pincorney, Pertinax de Montcrabeau, Eustache de Miradoux... ces autres noms qui résonnent avec tout le panache de la Gascogne sont nés de l'imagination de Dumas. Mais c'est bien pour leur faire déjouer un complot tel que les sources historiques de l'époque en signalent qu'il met en scène les Quarante-Cinq. Grâce à eux, Henri III échappe à une tentative des ligueurs de l'enlever sur la route de son retour de Vincennes pour le forcer à abdiquer, d'après un projet évoqué par Nicolas Poulain, lieutenant du prévôt de l'Île-de-France, infiltré dans la Ligue, dans son Procès-verbal de l'action de cette association entre le 2 janvier 1585 et le 12 mai 1588.

Car Dumas s'applique à ressusciter de la manière la plus vraisemblable possible ces dernières années

1. Voir son étude « Les Quarante-Cinq », dans la *Revue du seizième siècle*, t. IV, Paris, Champion, 1916, p. 16-21.

d'Henri III en puisant aux sources du temps, en particulier au Journal de Pierre de L'Estoile et à l'Histoire universelle d'Agrippa d'Aubigné, qu'il cite tous les deux. Pour rendre compte des périls qui entourent le roi, la trame historique de l'intrigue se déroule en cinq grands épisodes. Le premier est l'exécution de Nicolas Salcède, accusé d'avoir voulu attenter à la vie de François d'Alençon aux Pays-Bas où le frère du roi tentait de donner réalité au titre de duc de Brabant que lui avaient conféré les rebelles en lutte contre le roi d'Espagne. Arrêté le 21 juillet 1582 à Bruges, Salcède déclara avoir voulu agir pour le compte de l'Espagne, puis accusa les Guises d'avoir participé à la préparation de l'attentat, avant de se rétracter. Il fut condamné à mort pour haute trahison et exécuté en place de Grève le 26 octobre 1582. Le deuxième épisode historique exploité par Dumas est un complot de la Ligue monté contre Henri III, en 1588, à l'instigation de Mme de Montpensier, sœur du duc de Guise. À cette occasion, le romancier campe les Quarante-Cinq et ressuscite avec une certaine authenticité le comité des Seize dont les membres portent les noms que l'histoire nous a transmis. Puis vient la prise de Cahors, qui de Paris conduit le lecteur auprès du roi de Navarre. L'événement se situe historiquement pendant la septième guerre de Religion, appelée « guerre des amoureux » par certains auteurs qui lui donnèrent jadis faussement pour cause le désir d'Henri de Navarre de se venger des moqueries d'Henri III sur ses infortunes conjugales. Provoquée en réalité par les violations répétées des accords de pacification et par le refus du roi de Navarre de rendre au roi de France les places de sûreté tenues par les protestants, elle débuta en novembre 1579 pour s'achever un an plus tard, et la prise de Cahors en constitua le fait marquant à la fin du mois de mai 1580. Le quatrième épisode

est la « *Furie française d'Anvers* » du 17 janvier 1583, quand le duc d'Anjou tenta de s'emparer de cette ville par la force, dans une expédition qui se solda pour lui par un désastre. Enfin, *Les Quarante-Cinq* s'achève sur la mort de ce prince à Château-Thierry, laquelle eut lieu, historiquement, le 10 juin 1584. Le déroulé romanesque de ces cinq épisodes permet d'apprécier la richesse de la documentation de Dumas, dont nos notes s'efforcent de rendre compte.

Cependant, le début de l'intrigue des Quarante-Cinq est daté du 26 octobre 1585, la fin est située un « dimanche 10 juin », sans mention d'année, tandis que l'action romanesque se déploie en réalité sur un mois. Un mois au cours duquel interviennent des événements historiques empruntés aux années 1580, 1582, 1584, 1585 et 1588. Certes, leur accumulation illustre bien l'hydre périlleuse à laquelle Henri III est confronté, en transportant successivement le lecteur sur tous les fronts où se présente le danger : le Paris ligueur, le Midi protestant, les Flandres où les menées de François d'Alençon impliquent la question des relations avec l'Espagne. La concentration des épisodes crée bien sûr aussi une intensité dramatique qui accroît la prise de conscience de la gravité de la situation pour le roi Valois dans cette période. Mais surtout, la composition du roman révèle la volonté profonde de Dumas de dévoiler au lecteur un sens de l'histoire, dégagé par le travail qu'il a fourni pour décrypter les événements. Dans chaque épisode historique, il exploite ce qui servira à sa démonstration. Ainsi, chez lui, la complicité des Guises dans l'attentat de Salcède contre François d'Alençon ne fait aucun doute et c'est pourquoi il donne un rôle décisif à Mme de Montpensier pour faire taire le condamné au moment de son exécution. Il présente cette affaire comme le premier acte d'offensive des Guises dans le roman, qui se

poursuit avec le complot de la Ligue préparé contre le roi, puis avec l'intervention du duc de Guise pour faire échouer l'expédition d'Anvers de François d'Alençon. Cette dernière répond, à la fin du roman, à la tentative manquée de Salcède contre le frère d'Henri III, évoquée au début, et toutes ces manœuvres dessinent l'insidieuse ascension d'Henri de Lorraine, duc de Guise, au fil de l'intrigue. C'est sa sœur d'abord qui agit en son nom, et elle n'est en mesure de le faire que sous un déguisement au début ou en dissimulant son identité ensuite, mais c'est la tête haute qu'il se présente auprès du roi à la fin, comme un prétendant à la succession au trône, que la mort de François d'Alençon pourrait lui ouvrir. Henri III lui impose alors de se prosterner et en ressent de l'orgueil, mais le lecteur est éclairé par son bouffon Chicot qui laisse le mot de la fin à la Providence divine : « Il renversera le puissant du trône et fera monter celui qui se prosternait. » Cette citation biblique illustre certes ponctuellement le rappel à l'ordre adressé au duc de Guise, mais elle se fait également prophétique pour annoncer la fortune du duc de Guise, suivie de son assassinat en 1588, ainsi que la propre chute d'Henri III, frappé par le régicide Jacques Clément le 1^{er} août 1589. Car le roman s'efforce aussi, d'une part de faire sentir l'étau qui se resserre autour du roi de France, pris au milieu des manœuvres des Guises, d'autre part d'annoncer sa fin prochaine et celle de sa dynastie. Il entre ainsi en scène au quatrième chapitre déjà condamné, « ombre plutôt que vivant, spectre plutôt que roi ». Symboliquement, à la fin, le soleil disparaît à la mort du duc d'Anjou et les fleurs de lys de sa parure de lit s'assombrissent. Cependant, la relève est assurée et annoncée par l'épisode de la prise de Cahors que Dumas place intentionnellement au cœur du roman. Il fait en effet de cet événement l'instrument de « la

fortune naissante d'Henri de Navarre », la révélation de la stature royale du futur Henri IV. Autant il aggravera l'échec d'Anvers en l'assortissant d'une destruction fictive de la flotte française, autant il confère à la prise de Cahors un retentissement qu'elle n'eut pas en réalité, le maréchal de Biron, lieutenant général de la province de Guyenne, reprenant aussitôt l'avantage dans la région. Les Quarante-Cinq s'applique ainsi à sonner le glas du règne d'Henri III, tandis que grandit « une monarchie destinée à étouffer la monarchie des Valois ».

Si la lettre de l'histoire est donc quelque peu malmenée par ces choix du romancier, son agencement des événements lui permet de leur donner une cohérence significative, afin d'éclairer le sens qu'il veut dégager. La chronologie historique est certes bousculée dans Les Quarante-Cinq, mais ces entorses à l'exactitude des faits n'en servent finalement que mieux la vérité de l'histoire selon Dumas, qui nous offre une interprétation ingénieuse de cette période. C'est ainsi qu'il ressuscite heureusement, selon les mots de Jules Mathorez, une « réalité psychologique de l'histoire¹ ».

Des portraits historiques évocateurs

Cette réalité psychologique se savoure également dans le portrait qu'il offre des grandes figures historiques, leur conférant une existence physique, un rôle et un caractère crédibles.

En premier lieu vient Henri III dont Dumas donne un portrait qui reflète les ambiguïtés de sa personnalité, « singulier mélange de débauche et de repentir,

1. Dans *Histoire de Chicot, bouffon de Henri III*, Paris, Henri Leclerc, 1914, p. 6.

d'impiété et de superstition », « à la fois majestueux et chancelant ». Si les historiens contemporains rendent mieux justice à ce roi et soulignent aujourd'hui son attachement à la grandeur royale et ses tentatives de réformes administratives ou financières, pendant longtemps ce fut la légende noire des pamphlets de la Ligue qui prévalut pour fustiger ses mœurs et son inaptitude politique. Dumas a eu le mérite d'approfondir lui-même son analyse, comme il l'explique dès la préface de son drame *Henri III et sa cour* par un *mea culpa* : « J'avais cru voir, en Valois, un prince faible et puéril, ne sortant de ce caractère que par des traits d'éloquence et des soudainetés de courage¹. » Les Quarante-Cinq montre certes le roi se livrant à des passe-temps puérils, d'ailleurs historiquement attestés : il découpe des images, joue au bilboquet, ou prend soin de ses petits chiens. Mais ces occupations ne l'empêchent pas de manifester sa grandeur royale et de faire preuve d'autorité quand il le veut : le roman le révèle ainsi habile politique dans sa lettre à Henri de Navarre, propre à le brouiller « avec sa femme, Turenne, Anjou, Guise, et même avec l'Espagne », c'est-à-dire à semer la discorde entre ses ennemis en sachant diviser pour régner ; ailleurs, Henri III impose avec solennité sa justice souveraine dans un différend qui implique son favori d'Épernon, ou bien il n'hésite pas à faire valoir sa fermeté dans la condamnation à mort de Salcède pour rappeler à l'ordre sa mère Catherine de Médicis dont il connaît les accointances avec les Guises. Le roi déploie ainsi certains efforts pour affirmer sa majesté, bien qu'il ait parfois besoin de son fidèle Chicot pour l'y encourager.

Il a d'autre part, comme l'histoire le rapporte,

1. *Henri III et sa cour* [1829], éd. de Sylvain Ledda [avec *La Tour de Nesle*], Paris, Flammarion, coll. « GF », 2016, p. 58.

imprimé un tournant à son existence par une conversion religieuse qui l'a rendu adepte d'un mysticisme marqué. Désormais, il « ne veut plus d'autres meubles que des prie-Dieu et des chapelets de têtes de mort », il a renoncé aux coquetteries féminines de sa toilette, et « aucune tache infâme ne souill[e] plus cette affection presque paternelle » qu'il dispense à ses favoris. Aussi la pseudo-homosexualité du roi donne-t-elle désormais seulement lieu chez Dumas à quelques plaisanteries, comme cette exclamation de l'un des Quarante-Cinq qui lui dit dans son sommeil : « Si vous êtes une femme, fuyez ! » Ces allusions peuvent faire sourire mais renvoient toutes à un temps révolu. La marque dominante du caractère d'Henri III est à présent la tristesse. Le roi a profondément changé depuis La Dame de Monsoreau et la mort de ses amis, en particulier lors du fameux duel des mignons qui a conclu ce roman. Il est marqué physiquement et moralement : la mélancolie s'est abattue sur lui et il a dorénavant l'air d'un vieillard, « pâle, presque chauve, [...] l'œil enfoncé dans son orbite bistrée et la bouche toute frémissante de contractions nerveuses ». Il regrette ses amis disparus et souffre de ne pas retrouver la même affection chez ses nouveaux favoris, se sentant isolé, « demandant toujours plus qu'on ne peut lui donner », selon Chicot qui se vante d'être le seul à avoir sondé le fond de son caractère. Ce « malheureux roi, pauvre roi, triste, avec tout cela, plus qu'aucun homme de son royaume » suscite ainsi sa compassion et celle du lecteur.

Mais, au-delà de cette mélancolie dépressive, Henri III apparaît surtout dans ce roman comme un personnage de tragédie : il a beau échapper à des complots, se débattre contre les dangers qui le menacent de tous côtés, la destinée l'a en réalité condamné et Dumas ne manque pas de le rappeler. Henri III fait

partie de ces rois « marqués par la fatalité pour qu'une race s'éteigne en eux et avec eux » : c'est ce qu'illustre Les Quarante-Cinq. Le romancier accentue encore le caractère dramatique de la destinée du souverain par l'ironie tragique de son entrevue avec Jacques Clément et de son don au moine du couteau qu'il réclame. La mort plane ainsi constamment sur le roi et lui est toujours associée. Le début du roman le fait présider à une exécution, la suite pleurer ses amis disparus, la fin se tenir au chevet du lit de mort de son frère. Et s'il reste debout, ce sont bien de « funèbres horizons » qui s'annoncent alors à lui : il est un roi encore en sursis mais dont la royauté se meurt avec sa dynastie. Près de lui, Catherine de Médicis n'acquiert un rôle actif dans Les Quarante-Cinq qu'à cette extrême fin du roman, pour mener l'enquête sur l'empoisonnement de François d'Alençon et entériner la fatalité contre laquelle tous ses efforts depuis La Reine Margot ont été vains.

Cependant, autant l'étoile d'Henri III décline, autant celle d'un autre est en train de s'élever, ainsi que Dumas s'applique à nous le montrer par l'entremise du bouffon Chicot envoyé en ambassade auprès d'Henri de Navarre. Comme pour le dernier Valois, l'écrivain manifesta un intérêt particulier pour le premier Bourbon, revenant à l'un et à l'autre dans plusieurs ouvrages. Ainsi, en 1855, c'est avec une biographie d'Henri IV qu'il inaugure sa série des Grands hommes en robe de chambre. À ses yeux, le souverain partage en effet avec Henri III un aspect énigmatique, offrant une personnalité attachante et complexe, qu'il s'est plu à essayer de mieux comprendre.

Le destin du futur Henri IV a déjà été prédit dans La Reine Margot où certaines de ses qualités ont émergé : son esprit, par exemple, ses talents d'observation ou son intuition exceptionnelle. Mais il demeure un Janus tantôt superficiel tantôt profond, « une énigme » que

va venir résoudre Les Quarante-Cinq. Si le roman invite le lecteur à regarder Henri III avec mansuétude, il n'en rend pas moins sympathique son successeur. Il reprend en effet fidèlement tous les éléments du portrait du roi popularisés par la tradition. Avant même l'arrivée à destination de Chicot, il a mis en scène les deux facettes les plus célèbres de sa légende : le vert-galant dont on énumère avec amusement les conquêtes, et le « bon roi Henri », souverain d'une Navarre prospère, aux airs de pays de cocagne et où tout proclame : « Vois, on est heureux ici ! »

À ses côtés, Marguerite de Valois règne sur une cour de Nérac dont le tableau est fidèle à ce qu'en dit la reine dans ses Mémoires, quand elle évoque les beaux jours de sa résidence dans ce château en 1579. Aimée de tous et « encore d'une remarquable beauté », la reine Margot a cependant, comme son frère Henri III, beaucoup souffert et c'est désormais par « des semblants d'amour » qu'elle tente de tromper sa mélancolie et sa solitude.

La suite de l'épisode de Navarre déploie comme une image d'Épinal tous les traits distinctifs d'Henri IV passés à la postérité, de son affable bonhomie à son panache blanc, en passant par son tempérament de bon vivant ou son pourpoint feuille-morte. Avec ses saillies pleines d'esprit, il suscite la sympathie de Chicot, mais surtout il conquiert bientôt son admiration respectueuse en dévoilant deux qualités supérieures : son intelligence politique et sa bravoure au combat. Le roi surprend le bouffon par la noblesse avec laquelle il reçoit un ambassadeur d'Espagne dont il balaie les offres superbes. Chicot est si troublé ensuite qu'il l'appelle « Henriquet », comme il le fait pour Henri III, et s'en excuse en disant qu'il croyait parler au roi de France... Puis il découvre le « génie de l'intrigue » du roi et la manière dont il donne le

change en feignant la désinvolture alors qu'il travaille en réalité de nuit avec son conseiller Duplessis-Mornay. Enfin, le roi fournit la preuve de ses qualités d'homme de guerre au moment de la prise de Cahors. Sa vaillance est magnifiée par Dumas, notamment grâce à des emprunts à d'autres figures historiques, tels Turenne ou Philippe VI de Valois, dont les fameux mots de « Tu trembles, carcasse ! » ou « Qui m'aime me suive ! » sont mis dans sa bouche. C'est ainsi que Chicot prend la mesure de sa stature royale et peut conclure : « Sire, je pense que vous êtes un véritable roi. » Un lien particulier se tisse par ailleurs entre le roi de Navarre et lui : après lui avoir sauvé la vie, il doit lui promettre de le servir après Henri III, ce qui ouvre la voie à l'avenir.

Mais en attendant, la fortune d'un autre personnage grandit dans l'ombre. Les Quarante-Cinq confirme en effet l'ascension du duc de Guise, troisième Henri apparu aux côtés des deux précédents dès les premières pages de La Reine Margot. Certes, depuis La Dame de Monsoreau, les complots susceptibles de mener cet ambitieux au trône échouent, mais c'est le destin lui-même qui semble en définitive lui ouvrir la succession royale à la fin des Quarante-Cinq. Le duc est présenté comme un traître par Dumas qui s'inspire de la réalité historique : dès le début du règne d'Henri III, Henri de Lorraine (1550-1588) se plaça dans l'opposition, soutint les clans hostiles aux favoris du roi et négocia avec l'Espagne ; en outre, la saisie en 1576 de papiers sur l'avocat Nicolas David revenant de Rome le fit accuser de prétendre au trône en cherchant à donner à sa famille une origine carolingienne ; enfin, à partir de 1584, il se rebella ouvertement à la tête de la Ligue, s'entendit avec Philippe II et devint, en 1588, le maître de Paris aux dépens d'Henri III. Dumas reprend ces éléments historiques dans sa trilogie des Valois,

sans oublier de donner un rôle tout à fait crédible à deux des proches du duc, son frère le duc de Mayenne – qui, après son assassinat le 23 décembre 1588, lui succédera comme chef du parti ligueur – et sa sœur la duchesse de Montpensier qui mena de fait une violente propagande contre Henri III à Paris dans les années 1585-1588. La fratrie présente ainsi un front soudé, une menace polycéphale incluant également le cardinal Louis, lequel, de Nancy, s'occupe de rallier tout le clergé et contribue à infiltrer chez les Jacobins du faubourg Saint-Antoine le capitaine qui transformera le couvent en caserne de soldats ligueurs au service des Guises.

Le romancier noircit particulièrement le portrait de Mme de Montpensier. On sait depuis *La Dame de Monsoreau* que l'idée fixe de la duchesse est de tonsurer le roi qui serait détrôné et enfermé dans un couvent, projet auquel des propos de Pierre de l'Estoile dans son *Journal* en 1588 confèrent une certaine authenticité. Avec « la tête d'un ange » mais « l'âme d'un démon », la duchesse de Montpensier joue un rôle majeur dans *Les Quarante-Cinq* où elle intervient en manipulatrice consommée pour servir les intérêts de son clan et en conspiratrice sans pitié, n'hésitant pas à ordonner l'assassinat de deux gardes du roi. Éclipsant Mayenne – auquel l'histoire ne reconnaît d'ailleurs pas le charisme d'Henri –, c'est elle qui est l'agent le plus déterminé du duc à Paris et l'instigatrice du complot monté contre Henri III. Elle a tout d'une exaltée farouche, qui se glorifie d'entreprendre une œuvre comme jamais femme n'en aura réussi, puis se montre abattue après un échec, avant de se ressaisir bientôt pour de nouvelles machinations.

Quant à l'absence du duc de Guise dans la plus grande partie du roman, elle n'en rend sa figure sous-jacente que plus menaçante. Là où Dumas ajoute

encore à l'histoire, c'est lorsqu'il le fait intervenir auprès des Flamands lors du « tumulte d'Anvers » : il imagine en effet l'arrivée du prince la veille afin de renseigner Guillaume d'Orange et les bourgeois de la ville sur la stratégie des Français, et leur souffler le plan d'attaque qui leur permettra de les vaincre ; il est ainsi l'artisan de la destruction de la flotte française et de la déroute de l'armée du duc d'Anjou. Sa traîtrise est soulignée par la dissimulation de son identité : il n'est désigné que sous l'appellation de « l'inconnu » à qui l'on donne le titre de « Monseigneur », puis il apparaît comme un « cavalier noir » dont le visage reste caché sous son casque sur le champ de bataille. Mais il est reconnaissable à divers éléments toujours soulignés chez lui depuis La Reine Margot : sa haute taille, son air de majesté, ses longues bottes montantes, sans compter d'autres indices ingénieusement semés par le romancier, comme sa manière de ne se dire « français qu'à moitié¹ ». Après cette apparition du duc de Guise sous le masque, le roman s'achève sur sa confrontation à visage découvert avec Henri III, alors qu'il est cette fois annoncé par son nom et se présente « le front haut ». Cet épisode se révèle alors symbolique de l'affrontement à venir des deux hommes dans le nouveau chapitre qu'ouvre la mort du duc d'Anjou.

Ce dernier est l'autre grand traître de l'histoire. François d'Alençon (1555-1584), dernier fils d'Henri II et de Catherine de Médicis, est traditionnellement dépeint comme un prince ambitieux, qui n'eut de cesse de se procurer une couronne. Dès les lendemains de la Saint-Barthélemy, il devint le chef du parti des

1. Les Guises sont issus de la branche cadette de la maison ducale de Lorraine. Ils peuvent apparaître étrangers dans la mesure où le duché de Lorraine n'est intégré au royaume de France que depuis 1766.

malcontents, catholiques modérés hostiles aux Guises et désireux d'un changement de personnel dirigeant, et sous Henri III il se posa ouvertement en adversaire de l'autorité royale. Il triompha en 1576 avec l'édit de Beaulieu du 6 mai qui mit fin à la cinquième guerre de Religion ; baptisé « paix de Monsieur », cet édit consacra la victoire de l'union des protestants et des malcontents sur le pouvoir royal, et procura à François d'Alençon un vaste apanage comprenant l'Anjou, la Touraine et le Berry. Par la suite, le duc d'Anjou chercha à se tailler un royaume aux Pays-Bas, à la faveur de leur révolte contre le roi d'Espagne, mais il échoua dans son entreprise et connut une fin prématurée, emporté par la tuberculose. Ses contemporains sont presque unanimes pour le présenter de façon très négative, lui reprochant en particulier sa débauche, sa lâcheté et son hypocrisie. Cette image le poursuit, aucun historien n'ayant encore relevé le défi de proposer de lui un portrait plus nuancé.

Dumas, qui puise sa source chez les mémorialistes du XVI^e siècle, s'inscrit dans leur lignée par le portrait peu flatteur du duc qu'il dresse dans la trilogie des Valois. Dans La Reine Margot, le romancier a exploité la participation du prince à une conjuration contre Charles IX qui s'est terminée par l'exécution de ses deux complices, La Mole et Coconnat¹, et il a lourdement accentué la charge : il confirme ses sentiments incestueux à l'égard de sa sœur, lui attribue de lâches tentatives pour éliminer le roi et va jusqu'à lui donner une part de responsabilité dans sa mort, dans la mesure où il se tait quand son frère absorbe le poison du livre que sa mère et lui destinaient à Henri de Navarre. La Dame de Monsoreau a vu François

1. Nom du personnage historique qui inspira le Coconnas de *La Reine Margot*.

d'Alençon s'allier aux Guises contre Henri III et assassiner Bussy d'Amboise qui, sans cette exécution, aurait pu survivre à l'agression du comte de Monsoreau. C'est pourquoi, dans Les Quarante-Cinq, le lecteur est à son propos invité à se remémorer la personnalité détestable qui lui a été précédemment révélée. Le duc d'Anjou est d'emblée qualifié de « prince jaloux, égoïste, ambitieux et impatient », avide d'une couronne, mais accumulant les échecs. Son ingratitude odieuse est rappelée : « Il a fait tuer ou laissé tuer quiconque s'est intéressé à lui. » Dumas emprunte à Pierre de L'Estoile des notations encore propres à le déprécier, telles que son indifférence à la mort de tant de gentilshommes entraînés par lui dans l'expédition d'Anvers, ou ses moqueries ignobles à l'encontre du comte de Saint-Aignan qui y a péri. Tant de bassesses ne pouvaient rester impunies dans la fiction qui s'achève sur le châtement qu'il a mérité. Les Quarante-Cinq propose alors une réécriture de la fin du duc d'Anjou qui n'est plus due à la maladie mais à la vengeance d'une de ses victimes. Et c'est ainsi que, chez Dumas, l'unique héritier Valois provoque lui-même sa propre perte. Le dérèglement de ses passions scelle l'échec des ambitions politiques d'un prince qui n'en était pas digne. La Reine Margot s'achevait sur la mort de La Mole et de Coconnas, La Dame de Monsoreau sur celle de Bussy, Les Quarante-Cinq vient leur rendre justice en se fermant sur la sienne.

Le rôle majeur de Chicot

Ces différentes personnalités historiques sont souvent dévoilées au lecteur par l'intermédiaire du bouffon du roi, Chicot. Apparue dans La Dame de Monsoreau, ce personnage acquiert dans Les Quarante-Cinq une

envergure particulière. Lui aussi est inspiré d'une personnalité réelle. De son vrai nom Antoine Anglarez, Gascon né à Villeneuve-sur-Lot vers 1540, le Chicot historique s'illustra d'abord sous les ordres d'Honorat de Savoie, capitaine et futur marquis de Villars, combattit les protestants, fut messenger officiel de Charles IX et gardien de la ville de Loches dont Villars était gouverneur. Nommé en 1569 « porte-manteau » du futur Henri III – chargé de l'escorter à cheval en s'occupant de son linge –, il devint son bouffon à partir de 1580. Le roi eut pour lui une grande amitié et l'anoblit en 1584. Chicot servit ensuite son successeur Henri IV et mourut d'une blessure reçue au siège de Rouen en 1592. Il était réputé pour être à la fois une bonne lame et un homme plein d'esprit, deux qualités soulignées par les chroniqueurs du temps et immortalisées par Dumas.

On retrouve dans Les Quarante-Cinq les éléments du portrait de Chicot tracé dans La Dame de Monsoreau : la longueur invraisemblable de ses bras et de ses jambes, sa capacité à se désarticuler et à modifier sa physionomie afin de paraître tout autre, sa familiarité et son dévouement à l'égard d'Henri III, son ingéniosité pour déjouer les complots menaçant le roi, son aversion pour le duc de Mayenne, ses talents d'escrimeur, ou encore son solide appétit. Cependant, une évolution se manifeste, rapprochant la personnalité du héros des Quarante-Cinq de ce que l'histoire nous a transmis de son modèle historique. Les temps se sont assombrés et l'heure n'est plus aux facéties et aux saillies légères telles que le bouffon en adressait jadis aux mignons du roi. Chicot était finalement un fou assez traditionnel dans La Dame de Monsoreau, à la fois double du roi et persifleur de la cour. Mais dans Les Quarante-Cinq il apparaît avant tout comme le conseiller, l'espion et l'ambassadeur d'Henri III.

*Le voici désormais plus sage que fou, plus donneur d'avis que de lazzi, plus capitaine que bouffon. En lui s'incarne bien cette mutation, analysée par Maurice Lever dans son ouvrage *Le Sceptre et la marotte*, par laquelle le fou remplit auprès du roi, à partir de Chicot, une mission de plus en plus politique¹.*

*Dumas lui donne ainsi un rôle déterminant dans *Les Quarante-Cinq*, où l'essentiel de ses actions est motivé par son attachement à Henri III. En tant que bouffon du roi, Chicot a ses entrées dans sa chambre et la liberté de lui adresser « sous forme de raillerie toutes les vérités qu'il [a] à lui dire ». Mais s'il est plus lucide que n'importe qui sur ses faiblesses, il fait preuve d'un dévouement absolu à celui qu'il tutoie et appelle affectueusement « Henriquet » ou « mon fils ». Lui qui, pour sa propre sécurité, s'est fait passer pour mort revient quand il voit le roi en danger et, alors qu'Henri III cherche l'appui de ses deux « archimignons » Joyeuse et d'Épernon, ou des Quarante-Cinq, c'est lui qui sera son serviteur le plus désintéressé et le plus efficace. Il est significatif que sa réapparition auprès du roi survienne entre les deux visites de ses grands favoris : d'Épernon venu présenter ses Quarante-Cinq, mais pour servir sa propre gloire et son ambition plus que pour assurer la protection d'Henri III, et Joyeuse qui déçoit ce dernier en prenant ombre d'un ordre autoritaire d'envoi en mission. À côté d'eux, Chicot apparaît comme l'ami véritable. Il se promet d'ailleurs de rester le fidèle d'entre les fidèles auprès d'Henri III, « son dernier serviteur » dans « l'adverse fortune ».*

Fort de ce dévouement, Chicot est sur tous les fronts du roman. Il est là au début, sous l'identité de Robert

1. *Le Sceptre et la marotte. Histoire des fous de Cour*, Paris, Fayard, 1983, p. 241-242.

Briquet, premier personnage sur lequel est arrêtée l'attention du lecteur ; il est là à la fin, où il a le dernier mot. Au cours du roman, il est successivement témoin d'épisodes importants, tels que l'arrivée des Quarante-Cinq à Paris, la constitution d'un arsenal par les partisans des Guises, les intrigues de Mme de Montpensier contre Henri III, la prise de Cahors par Henri de Navarre, ou encore la mort du duc d'Anjou. En outre, il joue un rôle décisif à plusieurs reprises, en particulier en déjouant le complot ligueur contre Henri III revenant de Vincennes, ou en sauvant à Cahors la vie d'Henri de Navarre à qui il a été envoyé en ambassade. Par ses déplacements, ses incursions à l'hôtel de Guise, au Louvre ou au prieuré des Jacobins, son voyage en Gascogne, Chicot est également celui qui fait le lien entre la plupart des lieux et épisodes majeurs de l'action. Il est en cela bien aidé par l'emplacement judicieux de sa maison rue de Bussy où défilent nombre de protagonistes, notamment Diane de Méridor et Remy, Henri du Bouchage, Ernauton de Carmainges, Mme de Montpensier, Nicolas Poulain et Jacques Clément.

Tel un espion, un « argus » témoin de leur comportement, Chicot s'attache aux personnages et les suit à la trace. Lui qu'Henri III prend d'abord pour un fantôme – « l'ombre de Chicot » qu'il croit mort – adopte lui-même le nom de « l'Ombre » pour se désigner. Après avoir été le double du roi dans La Dame de Monsoreau, il se fait son ombre dans Les Quarante-Cinq pour espionner à son profit, et il se glisse dans l'ombre des autres personnages pour surprendre leurs faits et gestes. Il pénètre alors leurs motivations grâce à des qualités d'analyse exceptionnelles, car Dumas fait de lui « le plus observateur et le plus méticuleux des hommes ». Il semble ainsi d'une clairvoyance infaillible et sans illusion sur autrui, seul en mesure

d'élucider le mystère de la personnalité d'Henri III ou de celle d'Henri de Navarre : « Il n'y a en vérité que moi [qui l']ai sondé », « moi seul je l'ai deviné », dira-t-il successivement à propos de chacun d'eux. Enfin, c'est à lui que revient la mission de démêler les fils des intrigues, de décrypter les vicissitudes de l'histoire et de dégager la leçon des événements. En disséquant les faits en « anatomiste distingué » et en les rapportant « en philosophe qui analyse et en savant qui extrait les quintessences », il se révèle le double de l'auteur. « Chicoto auctore » : ce n'est pas un hasard si telle est la conclusion de la traduction que Chicot propose pour la lettre d'Henri III à Henri de Navarre. Comme l'auteur, le bouffon se fait enquêteur et déchiffreur d'énigmes ; il dépeint les caractères comme s'il était omniscient et il débrouille l'écheveau de l'action. Par ses yeux, le lecteur est rendu spectateur des événements de l'histoire et il est éclairé par lui sur leur signification. En outre, c'est à lui que l'auteur délègue la responsabilité de faire le portrait des grands personnages historiques, le destinant à devenir l'« historiographe » d'Henri de Navarre après avoir été celui d'Henri III.

Aussi la figure de Chicot constitue-t-elle l'originalité majeure des Quarante-Cinq. En témoigne l'importance qui lui est accordée dans les suites données à ce roman¹. Comme l'omniprésence de son nom dans les titres le montre, c'est Chicot qui est le plus souvent mis sur le devant de la scène. On lui invente une histoire d'amour (Les Amours de Chicot), une postérité (La Fille de Chicot) ou un protégé (Le Fils de Chicot), on imagine une suite immédiate à ses aventures (Chicot), ou on lui redonne un rôle après un saut de quelques années (La Belle Gabrielle ou le cycle de Paul Mahalin, du Roi de la Ligue à La Fin de Chicot), et même on

1. Voir leur liste dans la bibliographie, p. 994.

raconte sa mort (Les Amours ou La Fille de Chicot). Mais jamais le personnage ne retrouvera sa stature exceptionnelle des Quarante-Cinq. Tout en étant fidèle à son modèle historique, Dumas a su le doter d'un potentiel romanesque séduisant. Il a procédé à certains enjolivements de la réalité pour favoriser ses métamorphoses physiques et ses déguisements d'identité, ou pour lui prêter des propos d'une verve et d'une finesse particulièrement plaisantes. Il a créé avec lui à la fois un enquêteur de génie, un champion de cape et d'épée, qui n'hésite pas à tuer ses ennemis malgré ses scrupules, et un esprit supérieur dont le lecteur est invité à savourer l'humour et la pertinence des commentaires. Mais surtout il a conféré à Chicot une place de choix dans la lignée de ces fous sages inaugurée par Triboulet à la cour de François I^{er}, et l'on ne peut que goûter le parti qu'il a su tirer d'un tel personnage en l'élevant au statut de figure du romancier. En faisant de lui son double, Dumas a ainsi donné à la littérature, avec Chicot, l'un de ses héros les plus captivants.

Personnages et intrigues :
variété des registres

Mais dans Les Quarante-Cinq, le romancier sait aussi intéresser le lecteur à une riche galerie d'autres personnages, qu'il emprunte à l'histoire ou à son imagination, les inscrivant dans deux catégories, selon qu'il leur donne une dimension comique ou romanesque. À la première appartiennent les Quarante-Cinq en tant que troupe de Gascons bien identifiés par leur nom, leurs jurons favoris et leur caractère qui mêle l'extravagance à la bravoure. Leur représentation est ici loin des drames dans lesquels l'histoire

les impliquera. Les stéréotypes du Gascon, popularisés par Agrippa d'Aubigné dans ses Aventures du baron de Faeneste, apportent une touche d'humour au roman de Dumas, les nouveaux gardes du roi amusant par leurs toilettes démodées ou pompeuses, leur exubérance verbale ou l'impétuosité de leurs querelles. Parmi les figures réjouissantes se détachent aussi particulièrement les époux Fournichon, propriétaires de l'hôtellerie à l'enseigne de L'Épée du fier chevalier, que madame transformerait volontiers en Rosier d'amour, ce que, contrairement à son mari, la fiction semble lui concéder. L'auberge est toujours un décor privilégié chez Dumas et, dans le roman de cape et d'épée, un lieu où font étape et se croisent les personnages. L'Épée du fier chevalier vient ici doubler La Corne d'abondance déjà visitée dans La Dame de Monsoireau : en servant de cadre à un duel à mort, ce second établissement préservera la vocation plutôt comique du premier. Enfin, le lecteur a le plaisir de retrouver frère Gorenflot, promu prieur et « orné d'un menton de plus », caricature du moine dans la lignée de Rabelais, goinfre obèse et buveur ivrogne, ânonnant un latin auquel il ne comprend rien et totalement dépassé par les événements. Gorenflot est donc un pion manipulé tantôt par un traître, le faux moine et vrai capitaine ligueur Borromée, tantôt par un bon génie, Chicot, deux hommes dont l'intelligence vient par contraste accentuer encore sa nullité. Car Dumas aime ces confrontations par couple et jeux de doubles dont il use à plaisir dans Les Quarante-Cinq, plusieurs titres de chapitres venant d'ailleurs le souligner : « Les deux amis », « Les deux frères », « Les deux compères »...

Dans la veine romanesque, les personnages apparaissent aussi volontiers en duos, moyen par lequel Dumas fait émerger le caractère propre à chacun. Ainsi se distinguent les deux archimignons d'Henri III

– le duc d'Épernon, ambitieux et intéressé, et Anne de Joyeuse, sincèrement attaché au roi et héroïque au combat – ou les deux frères Joyeuse, Anne et Henri du Bouchage, aux visions bien différentes de l'amour, prosaïque ou idéalisée. À Remy, serviteur dévoué de Diane, correspond Aurilly, âme damnée de François d'Alençon. C'est aussi à un compagnon – un rival, Sainte-Maline – qu'est confronté le héros fictif auquel Dumas aurait pu donner un avenir dans un autre roman : Ernauton de Carmainges. Ce jeune Gascon se distingue des autres Quarante-Cinq par sa « belle mine » remarquée par le capitaine Loignac, puis par Henri III, et contrastant avec le « visage sombre » du jaloux Sainte-Maline. Pétri de noblesse, de générosité et du sens de l'honneur, Ernauton de Carmainges est étroitement lié à l'intrigue par un double attachement envers le roi qu'il sert et Mme de Montpensier dont il est amoureux. Encore jeune, un peu naïf, aurait-il eu plus tard l'étoffe d'un d'Artagnan ou d'un Bragelonne ? Il est quelque peu éclipsé dans *Les Quarante-Cinq* par Henri du Bouchage, le jeune frère d'Anne de Joyeuse, qui se révèle un héros romantique distinct du commun des mortels par la fatalité d'un amour impossible. Habité par « une tristesse ineffable », il n'est pas fait du même bois que les autres hommes, en étant détaché de la chair au point de n'être « plus qu'une âme ». Un moment tenté par une mort glorieuse sur le champ de bataille, comme celle que trouvera le vicomte de Bragelonne, il se retire finalement du monde pour accomplir son destin historique en devenant capucin.

Du burlesque au sublime, la diversité de la palette des personnages nourrit la narration d'un foisonnement de péripéties appartenant à des genres variés : drame historique, aventures de cape et d'épée, intrigue sentimentale... Le lecteur peut ainsi apprécier dans *Les Quarante-Cinq* cette alternance des registres si

caractéristique du théâtre romantique dans lequel Dumas s'est illustré. On va par exemple du comique de répétition des tentatives de Chicot pour sortir de la ville de Nérac, où il est enfermé, à la tragédie de la vengeance de Diane de Méridor, en passant par le souffle épique du combat de Joyeuse à Anvers. La construction en chapitres, dont chacun correspond à un feuilleton, favorise cette alternance de scènes et ménage un suspense bien dosé, l'épisode du jour s'offrant à la fois comme un tout et comme une pièce du puzzle par lequel se construit l'intrigue. La composition est ainsi soignée, aucun détail n'est gratuit, chaque élément finit par dévoiler sa signification et trouver sa place dans l'économie générale du roman : par exemple, les voyageurs qui entrent au début du roman par la porte Saint-Antoine se retrouvent ensuite parmi les Quarante-Cinq ou leurs adversaires ; l'homme que Chicot, pour tromper son ennui, regarde mesurer la route devant le prieuré des Jacobins s'avère directement lié à ce qui le retient en ces lieux, etc. Or cet art de la construction de la fiction chez Dumas prend tout son sens dans Les Quarante-Cinq dont le thème récurrent est le complot – tramé, espionné, démêlé, déjoué ou exécuté. En cela, le titre du roman tient bien ses promesses. Aucun lieu ni épisode n'échappe en effet à cette thématique du complot : « Tout est un foyer de conspiration », déclare Chicot en Navarre. Il en est de même dans les Flandres, où le duc d'Anjou échoue pour avoir été trahi, et partout dans le Paris investi par les conspirateurs Guises et ligueurs : au prieuré des Jacobins où Borromée prépare une armée de l'ombre au service de la Ligue, à l'hôtel de Guise, à l'hôtel Saint-Denis où réside Mayenne, à Bel-Esbat, demeure de Mme de Montpensier... Les intrigues politiques se doublent d'intrigues passionnelles, à l'exemple des menées parallèles de Mme de

Montpensier et de Diane de Méridor. Car c'est l'esprit d'intrigue qui anime au premier chef les personnages, des plus noirs aux plus sympathiques, et tous ont sans cesse recours à des dissimulations d'identité, des déguisements et des feintes, riches en potentialités romanesques. Une ambiance de mystère et une atmosphère de trahison imprègnent ainsi Les Quarante-Cinq qui offre un écheveau de complots dont le lecteur suit la trame, aidé par l'auteur. Celui-ci excelle notamment à glisser des indices sur l'identité des personnages tout en différant sa révélation. Ils sont alors trahis par un élément de leur costume ou un juron, de « Ventre de biche » à « Parfandious ». La divulgation de l'identité de Diane de Méridor en particulier donne lieu à un habile dévoilement : elle reste ainsi « la dame » inconnue d'Ernauton dans leur équipée flamande, ce qui ménage le caractère dramatique de l'aveu tardif de son nom qui éclate comme un funeste titre de gloire alors qu'elle vient de commettre l'irréparable.

Parmi les intrigues qui s'entremêlent dans Les Quarante-Cinq se détache l'histoire de ce personnage, qui assure la continuité romanesque avec le deuxième opus de la trilogie des Valois. On retrouve la dame de Monsoreau, mais, comme Henri III en deuil de ses amis, elle n'est plus que l'ombre d'elle-même depuis la mort de Bussy. Pâleur et lividité la caractérisent. « Pareille à un fantôme », elle vit désormais détachée de la vie, dans le souvenir de son amant assassiné et le sinistre dessein de le venger. La jeune fille innocente a laissé la place à une justicière implacable et une femme fatale, dont la séduction devient malédiction. Elle accomplit sa vengeance par un triple empoisonnement, « avec un fruit, un bouquet, un flambeau », rendant justice aux trois victimes du duc d'Anjou, dont le roman scande souvent les noms – La Mole, Coconnas, Bussy – mais surtout se faisant le relais

de la justice divine : puisque Dieu a oublié, la vengeance lui appartient. Avec Diane, Dumas fraie avec le roman noir ou gothique, campant une figure spectrale et terrible, comme une « infernale vision », dont « la maison mystérieuse » s'articule autour de deux lieux inquiétants qui abritent le motif et l'instrument de sa vengeance : la chambre-sanctuaire où elle vénère Bussy tel un dieu sacrifié et le laboratoire-caveau où se prépare le poison nécessaire à sa funeste entreprise.

Dumas écrivain

Une restitution historique stimulante, une pittoresque mise en scène des événements, des personnages retenant l'intérêt, une composition du récit travaillée, des intrigues prenantes : Les Quarante-Cinq offre une bonne illustration du talent de romancier de leur auteur. Le texte manifeste aussi pleinement ses qualités stylistiques. L'écriture de Dumas y est riche, nourrie de références classiques, de comparaisons bien venues, de jeux de mots malicieux, de dialogues vivants et pleins d'esprit, servis par l'art du dramaturge qu'il était aussi. Ce qui rend en outre le texte savoureux, ce sont les nombreuses interventions qu'y fait l'auteur, « la voix du conteur », pour reprendre la formule de Jean-Yves Tadié¹. Le romancier s'adresse volontiers au lecteur comme un cicérone qui s'offre à le guider dans l'histoire : « Maintenant que tout ce qui pourrait paraître obscur dans notre récit est expliqué, nous reprendrons, si nos lecteurs le veulent bien, Chicot à sa sortie du Louvre et nous le suivrons jusqu'à sa petite maison du carrefour Bussy. » Il exhibe aussi son travail d'écriture

1. Évoquant Dumas dans *Le Roman d'aventures*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2013, p. 32.

pour le justifier et se concilier son lectorat, annonçant tantôt une pause dans le récit pour une description indispensable, tantôt une ellipse nécessaire pour éviter des longueurs. Le plus souvent, il fait preuve d'humour en taquinant le lecteur ou en le rendant complice de quelques clins d'œil, à telle autre de ses œuvres par exemple, comme dans cette déclaration d'Henri III au cardinal de Joyeuse : « Il en sera parlé longtemps ; j'ai en France plus de dix mille moines dont je ferai au besoin dix mille mousquetaires ; alors, je créerai une charge de grand-maître des mousquetaires tonsurés de Sa Majesté très chrétienne et je vous la donnerai, cardinal. » Dumas pratique aussi autodérision ou coquetterie, en s'adressant à « ceux de [ses] lecteurs qui ont bien voulu perdre leur temps à feuilleter La Reine Margot et La Dame de Monsoreau ». Mais l'écrivain se sert surtout de ces interventions du narrateur pour nous éclairer sur sa démarche de romancier historique. On le voit ainsi dans Les Quarante-Cinq revêtir des « ailes d'historien » pour embrasser à la fois l'espace et le temps. Il s'y proclame également le partisan d'une histoire qui essaie « non seulement de raconter les événements, mais encore de peindre les mœurs et les habitudes ». C'est pourquoi, afin de mieux les restituer, il s'applique à s'immerger dans les mémoires de la période dont il parle. Mais si un chapitre d'histoire s'impose, « quand le roman monte à la hauteur de l'histoire », la fiction reprend ensuite tous ses droits, comme ici où, après un exposé sérieux et quelque peu austère de la situation des Flandres, on assiste à un récit épique et très amplifié de la « Furie française d'Anvers », suivi d'épisodes de romans d'aventures où les personnages sont confrontés à des dangers naturels et humains, et enfin d'une réécriture tout imaginaire de la fin du duc d'Anjou. C'est un peu comme si, après une nécessaire concession à la

réalité historique, le romancier devait reprendre le pas sur l'historien afin de redonner vie au passé. Historien ou romancier ? « Soyons l'un et l'autre », se proposera Dumas dans son prologue aux Compagnons de Jéhu. Et c'est dans ce mariage harmonieux qu'il trouve la recette du roman historique répondant au double but qu'il dit s'être fixé, « instruire et amuser », ce qui l'amène, en 1857, à se féliciter d'avoir « appris à la France autant d'histoire qu'aucun historien¹ ».

*

Faut-il regretter que le cycle des Valois s'achève avant la fin du règne d'Henri III ? Manque-t-il une suite aux Quarante-Cinq ? Avec la mort du duc d'Anjou, le roman vient clore une intrigue qui s'est dévidée au fil de La Reine Margot et de La Dame de Monseigneur qui l'ont précédé. Chaque volume de la trilogie a déroulé les méfaits du prince qui trouvent ici leur récompense. Sur le plan de l'action romanesque, on pourrait souhaiter une suite aux aventures d'Ernauton de Carmainges, qui semble ne pas avoir donné la mesure de son personnage : de quelle manipulation pourrait-il être victime dans le nouveau complot imaginé par Mme de Montpensier, encore voilé au lecteur ? Comment concilierait-il son amour pour la ligueuse acharnée et son dévouement au roi ? En réalité, les éléments livrés par Dumas, notamment la conscience qu'a le jeune homme du caractère capricieux de sa maîtresse, laissent déjà entendre que cette histoire n'est peut-être pas si propice que cela au développement d'un dilemme intéressant. Le seul désir d'aller au bout du destin des personnages de fiction est insuffisant. On le voit bien avec un ouvrage comme le Chicot de

1. *Les Compagnons de Jéhu*, ch. XXXVI.

Le Hounec (1887) qui, certes, s'applique à reprendre fidèlement les ingrédients romanesques présents chez Dumas pour amener chaque personnage à sa fin, mais qui reste fade, faute d'une restitution des enjeux historiques conduisant à une interprétation pertinente des événements.

Pour compléter le tableau de cette période, il restait pourtant à traiter des événements historiques importants : l'assassinat du duc de Guise et la mort d'Henri III, après celles de Charles IX et de François d'Alençon. N'est-ce pas pour annoncer la fin du dernier Valois que Dumas introduit ici le moine Jacques Clément et lui fait recevoir du roi un couteau dont on devine quel pourra être l'usage ? Mais pour développer ces épisodes, quel ouvrage aurait mieux convenu qu'un roman intitulé Les Quarante-Cinq ? Car c'est bien pour leur intervention au moment de ces deux assassinats du duc de Guise et d'Henri III que l'histoire garde un souvenir d'eux : le premier parce qu'ils l'ont exécuté, le second parce que, arrivés trop tard, ils ont alors massacré Jacques Clément sur-le-champ. Or, d'emblée, le plan déterminé préalablement à l'écriture des Quarante-Cinq ne prévoyait pas que ces deux meurtres y fussent traités¹. Auparavant, dans une lettre adressée au directeur de La Presse, Émile de Girardin, le 16 mars 1845, Dumas avait proposé, pour venir après Les Quarante-Cinq, un Jacques Ravailac qui ne vit jamais le jour, mais ce titre suggérait de toute façon une reprise de l'action sous le règne d'Henri IV, après un vraisemblable saut dans le temps². Enfin,

1. Ce plan a été édité par Claude Schopp dans son édition des *Quarante-Cinq*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1992, p. 914-928.

2. Lettre reproduite par Claude Schopp, dans la préface à son édition de *La Reine Margot* et *La Dame de Monsoreau*, Paris, Robert Laffont, 1992, p. XXXV.

Claude Schopp signale un accord conclu entre Dumas et son éditeur Alexandre Cadot, le 16 décembre 1853, pour l'exploitation d'une suite des Quarante-Cinq qui aurait été intitulée Le Château de Blois¹. Mais Dumas ne l'a pas écrite. On peut se demander s'il a jamais vraiment eu le désir de le faire. Car en réalité tout est déjà scellé dans Les Quarante-Cinq, qui apparaît bien comme le roman de la fin des Valois et de la montée de l'étoile d'Henri IV. Acta est fabula. Le lecteur complice connaît la suite et, éclairé sur ses coulisses, se trouve en mesure de poursuivre lui-même le drame.

Les Quarante-Cinq manifeste ainsi magistralement le triple génie de Dumas : historien apte à restituer l'intelligibilité d'une période complexe, romancier habile à susciter des intrigues et des personnages captivants, écrivain de talent, enfin, capable d'unir ces deux facettes en donnant à la fois lettres de noblesse et séduction au roman historique. Au lecteur d'apprécier à présent l'œuvre d'un auteur à qui nous laisserons le dernier mot, révélateur de sa haute ambition : « Mieux vaut l'histoire écrite par les romanciers que l'histoire écrite par les historiens, d'abord parce qu'elle est plus vraie, et ensuite parce qu'elle est plus amusante². »

MARIE PALEWSKA

1. *Ibid.*, p. LVI.

2. Citation extraite de *La Royale Maison de Savoie*, t. I, Emmanuel Philibert (1852), Montmélian, La Fontaine de Siloé, 1998, p. 225.

LES QUARANTE-CINQ

PREMIER VOLUME

CHAPITRE I

La porte Saint-Antoine

Etiam si omnes¹ !

Le 26 octobre de l'an 1585, les barrières de la porte Saint-Antoine² se trouvaient encore, contre toutes les habitudes, fermées à dix heures et demie du matin.

À dix heures trois quarts, une garde de vingt Suisses, qu'on reconnaissait à leur uniforme pour être des Suisses des petits cantons, c'est-à-dire des meilleurs amis du roi Henri III alors régnant, déboucha de la rue de la Mortellerie³ et s'avança vers la porte Saint-Antoine qui s'ouvrit devant eux et se referma derrière eux ; une fois hors de cette porte, ils allèrent se ranger le long des haies qui, à l'extérieur de la barrière, bordaient les enclos épars de chaque côté de la route, et, par leur seule apparition, refoulèrent bon nombre de paysans et de petits bourgeois venant de Montreuil, de Vincennes ou de Saint-Maur pour entrer en ville avant midi, entrée qu'ils n'avaient pu opérer, la porte se trouvant fermée, comme nous l'avons dit.

S'il est vrai que la foule amène naturellement le désordre avec elle, on eût pu croire que, par l'envoi de cette garde, monsieur le prévôt¹ voulait prévenir le désordre qui pouvait avoir lieu à la porte Saint-Antoine.

En effet, la foule était grande ; il arrivait, par les trois routes convergentes, et cela à chaque instant, des moines des couvents de la banlieue, des femmes, assises de côté sur les bâts de leurs ânes, des paysans dans des charrettes, lesquelles venaient s'agglomérer à cette masse déjà considérable que la fermeture inaccoutumée des portes arrêtaient à la barrière, et tous, par leurs questions plus ou moins pressantes, formaient une espèce de rumeur faisant basse continue, tandis que parfois quelques voix, sortant du diapason général, montaient jusqu'à l'octave de la menace ou de la plainte.

On pouvait encore remarquer, outre cette masse d'arrivants qui voulaient entrer dans la ville, quelques groupes particuliers qui semblaient en être sortis. Ceux-là, au lieu de plonger leurs regards dans la ville par les interstices des barrières, ceux-là dévoreraient l'horizon, borné par le couvent des Jacobins, le prieuré de Vincennes et la Croix-Faubin², comme si, par quelqu'une de ces trois routes formant éventail, il devait leur arriver quelque Messie.

Les derniers groupes ne ressemblaient pas mal aux tranquilles îlots qui s'élèvent au milieu de la Seine, tandis qu'autour d'eux, l'eau, en tourbillonnant et en se jouant, détache soit une parcelle de gazon, soit quelque vieux tronc de saule qui finit par s'en aller au courant après avoir hésité quelque temps sur les remous.

Ces groupes, sur lesquels nous revenons avec insistance parce qu'ils méritent toute notre attention, étaient formés, pour la plupart, par des bourgeois

de Paris fort hermétiquement calfeutrés dans leurs chausses et leurs pourpoints ; car, nous avons oublié de le dire, le temps était froid, la bise agaçante, et de gros nuages, roulant près de terre, semblaient vouloir arracher aux arbres les dernières feuilles jaunissantes qui s'y balançaient encore tristement.

Trois de ces bourgeois causaient ensemble, ou plutôt deux causaient et le troisième écoutait. Exprimons mieux notre pensée et disons : le troisième ne paraissait pas même écouter, tant était grande l'attention qu'il mettait à regarder vers Vincennes.

Occupons-nous d'abord de ce dernier.

C'était un homme qui devait être de haute taille lorsqu'il se tenait debout ; mais en ce moment, ses longues jambes, dont il semblait ne savoir que faire lorsqu'il ne les employait pas à leur active destination, étaient repliées sous lui, tandis que ses bras, non moins longs proportionnellement que ses jambes, se croisaient sur son pourpoint. Adossé à la haie, convenablement étayé sur les buissons élastiques, il tenait, avec une obstination qui ressemblait à la prudence d'un homme qui désire n'être point reconnu, son visage caché derrière sa large main, risquant seulement un œil dont le regard perçant dardait entre le médus et l'annulaire, écartés à la distance strictement nécessaire pour le passage du rayon visuel.

À côté de ce singulier personnage, un petit homme, grimpé sur une butte, causait avec un gros homme qui trébuchait à la pente de cette même butte et se raccrochait à chaque trébuchement aux boutons du pourpoint de son interlocuteur.

C'étaient les deux autres bourgeois, formant, avec ce personnage assis, le nombre cabalistique trois, que nous avons annoncé dans un des paragraphes précédents.

— Oui, maître Miton, disait le petit homme au gros ; oui, je dis, et je le répète, qu'il y aura cent mille personnes autour de l'échafaud de Salcède, cent mille au moins. Voyez, sans compter ceux qui sont déjà sur la place de Grève¹, ou qui se rendent à cette place des différents quartiers de Paris, voyez que de gens ici, et ce n'est qu'une porte ! Jugez donc, puisqu'en comptant bien, nous en trouverions seize, des portes².

— Cent mille, c'est beaucoup, compère Friard, répondit le gros homme ; beaucoup, croyez-moi, suivront mon exemple et n'iront pas voir écarteler ce malheureux Salcède, dans la crainte d'un hourvari, et ils auront raison.

— Maître Miton, maître Miton, prenez garde, répondit le petit homme, vous parlez là comme un politique. Il n'y aura rien, absolument rien, je vous en réponds.

Puis, voyant que son interlocuteur secouait la tête d'un air de doute :

— N'est-ce pas, monsieur ? continua-t-il en se retournant vers l'homme aux longs bras et aux longues jambes, qui, au lieu de continuer à regarder du côté de Vincennes, venait, sans ôter sa main de dessus son visage, venait, disons-nous, de faire un quart de conversion et de choisir la barrière pour point de mire de son attention.

— Plaît-il ? demanda celui-ci, comme s'il n'eût entendu que l'interpellation qui lui était adressée et non les paroles précédant cette interpellation, qui avaient été adressées au second bourgeois.

— Je dis qu'il n'y aura rien en Grève aujourd'hui.

— Je crois que vous vous trompez et qu'il y aura l'écartèlement de Salcède, répondit tranquillement l'homme aux longs bras.

— Oui, sans doute ; mais je dis qu'il n'y aura aucun bruit à propos de cet écartèlement.

— Il y aura le bruit des coups de fouet que l'on donnera aux chevaux.

— Vous ne m'entendez pas. Par bruit, j'entends émeute ; or je dis qu'il n'y aura aucune émeute en Grève. S'il avait dû y avoir émeute, le roi n'aurait pas fait décorer une loge à l'Hôtel de Ville pour assister au supplice avec les deux reines¹ et une partie de la cour.

— Est-ce que les rois savent jamais quand il doit y avoir des émeutes ? dit, en haussant les épaules avec un air de souveraine pitié, l'homme aux longs bras et aux longues jambes.

— Oh ! oh ! fit maître Miton, en se penchant à l'oreille de son interlocuteur. Voilà un homme qui parle d'un singulier ton. Le connaissez-vous, compère ?

— Non, répondit le petit homme.

— Eh bien, pourquoi lui parlez-vous donc alors ?

— Je lui parle pour lui parler.

— Et vous avez tort ; vous voyez bien qu'il n'est point d'un naturel causeur.

— Il me semble cependant, reprit le compère Friard, assez haut pour être entendu de l'homme aux longs bras, qu'un des grands bonheurs de la vie est d'échanger sa pensée.

— Avec ceux qu'on connaît, très bien, répondit maître Miton, mais non avec ceux que l'on ne connaît pas.

— Tous les hommes ne sont-ils pas frères, comme dit le curé de Saint-Leu² ? ajouta le compère Friard d'un ton persuasif.

— C'est-à-dire qu'ils l'étaient primitivement ; mais, dans des temps comme les nôtres, la parenté s'est singulièrement relâchée, compère Friard. Causez donc avec moi, si vous tenez absolument à causer, et laissez cet étranger à ses préoccupations.

— C'est que je vous connais depuis longtemps, vous, comme vous dites, et je sais d'avance ce que vous me répondrez, tandis qu'au contraire peut-être cet inconnu aurait-il quelque chose de nouveau à me dire.

— Chut ! il vous écoute.

— Tant mieux, s'il nous écoute ; peut-être me répondra-t-il. Ainsi donc, monsieur, continua le compère Friard, en se tournant vers l'inconnu, vous pensez qu'il y aura du bruit en Grève ?

— Moi, je n'ai pas dit un mot de cela.

— Je ne prétends pas que vous l'ayez dit, continua Friard d'un ton qu'il essayait de rendre fin ; je prétends que vous le pensez, voilà tout.

— Et sur quoi appuyez-vous cette certitude ? Seriez-vous sorcier, monsieur Friard ?

— Tiens ! il me connaît ! s'écria le bourgeois au comble de l'étonnement, et d'où me connaît-il ?

— Ne vous ai-je pas nommé deux ou trois fois, compère ? dit Miton en haussant les épaules comme un homme honteux devant un étranger du peu d'intelligence de son interlocuteur.

— Ah ! c'est vrai, reprit Friard, faisant un effort pour comprendre, et comprenant grâce à cet effort ; c'est, sur ma parole, vrai. Eh bien, puisqu'il me connaît, il va me répondre. Eh bien, monsieur, continua-t-il en se retournant vers l'inconnu, je pense que vous pensez qu'il y aura du bruit en Grève, attendu que si vous ne le pensiez pas, vous y seriez, et qu'au contraire vous êtes ici... ah !

Ce « ah ! » prouvait que le compère Friard avait atteint, dans sa déduction, les bornes les plus éloignées de sa logique et de son esprit.

— Mais vous, monsieur Friard, puisque vous pensez le contraire de ce que vous pensez que je pense, répondit l'inconnu, en appuyant sur les

mots prononcés déjà par son interrogateur et répétés par lui, pourquoi n'y êtes-vous pas, en Grève ? Il me semble cependant que le spectacle est assez réjouissant pour que les amis du roi s'y foulent. Après cela, peut-être me répondrez-vous que vous n'êtes pas des amis du roi, mais de ceux de M. de Guise, et que vous attendez ici les Lorrains¹ qui, dit-on, doivent faire invasion dans Paris pour délivrer M. de Salcède.

— Non, monsieur, répondit vivement le petit homme, visiblement effrayé de ce que supposait l'inconnu ; non, monsieur, j'attends ma femme, Mlle Nicole Friard, qui est allée reporter vingt-quatre nappes au prieuré des Jacobins, ayant l'honneur d'être la blanchisseuse particulière de dom Modeste Gorenflot, abbé dudit prieuré des Jacobins. Mais pour en revenir au hourvari dont parlait le compère Miton et auquel je ne crois pas, ni vous non plus, à ce que vous dites du moins...

— Compère ! compère ! s'écria Miton, regardez donc ce qui se passe.

Maître Friard suivit la direction indiquée par le doigt de son compagnon et vit qu'outre les barrières, dont la fermeture préoccupait déjà si sérieusement les esprits, on fermait encore la porte.

Cette porte fermée, une partie des Suisses vint s'établir en avant du fossé.

— Comment ! comment ! s'écria Friard pâlisant ; ce n'est point assez de la barrière et voilà qu'on ferme la porte maintenant !

— Eh bien, que vous disais-je ? répondit Miton, pâlisant à son tour.

— C'est drôle, n'est-ce pas ? fit l'inconnu en riant.

Et, en riant, il découvrit, entre la barbe de ses moustaches et celle de son menton, une double rangée de dents blanches et aiguës qui paraissaient

merveilleusement aiguisées par l'habitude de s'en servir au moins quatre fois par jour.

À la vue de cette nouvelle précaution prise, un long murmure d'étonnement et quelques cris d'effroi s'élevèrent de la foule compacte qui encombrait les approches de la barrière.

— Faites faire le cercle ! cria la voix impérative d'un officier.

La manœuvre fut opérée à l'instant même, mais non sans encombre ; les gens à cheval et les gens en charrette, forcés de rétrograder, écrasèrent çà et là quelques pieds et enfoncèrent à droite et à gauche quelques côtes dans la foule.

Les femmes criaient, les hommes juraient ; ceux qui pouvaient fuir fuyaient en se renversant les uns sur les autres.

— Les Lorrains ! les Lorrains ! cria une voix au milieu de tout ce tumulte.

Le cri le plus terrible, emprunté au pâle vocabulaire de la peur, n'eût pas produit un effet plus prompt et plus décisif que ce cri : « Les Lorrains !!! »

— Eh bien, voyez-vous ? voyez-vous ? s'écria Miton tremblant. Les Lorrains ! les Lorrains ! fuyons !

— Fuir ? et où cela ? demanda Friard.

— Dans cet enclos ! s'écria Miton en se déchirant les mains pour saisir les épines de cette haie sur laquelle était moelleusement assis l'inconnu.

— Dans cet enclos ? dit Friard ; cela vous est plus aisé à dire qu'à faire, maître Miton. Je ne vois pas de trou pour entrer dans cet enclos et vous n'avez pas la prétention de franchir cette haie qui est plus haute que moi.

— Je tâcherai, dit Miton, je tâcherai.

Et il fit de nouveaux efforts.

— Ah ! prenez donc garde, ma bonne femme ! cria Friard du ton de détresse d'un homme qui commence

à perdre la tête, votre âne me marche sur les talons. Ouf ! monsieur le cavalier, faites donc attention, votre cheval va ruer. Tудieu ! charretier, mon ami, vous me fourrez le brancard de votre charrette dans les côtes !

Pendant que maître Miton se cramponnait aux branches de la haie pour passer par-dessus et que le compère Friard cherchait vainement une ouverture pour se glisser par-dessous, l'inconnu s'était levé, avait purement et simplement ouvert le compas de ses longues jambes et, d'un simple mouvement, pareil à celui que fait un cavalier pour se mettre en selle, il avait enjambé la haie sans qu'une seule branche effleurât son haut-de-chausses.

Maître Miton l'imita en déchirant le sien en trois endroits, mais il n'en fut point ainsi du compère Friard qui, ne pouvant passer ni par-dessous ni par-dessus et de plus en plus menacé d'être écrasé par la foule, poussait des cris déchirants, lorsque l'inconnu allongea son grand bras, le saisit à la fois par sa fraise et par le collet de son pourpoint, et, l'enlevant, le transporta de l'autre côté de la haie avec la même facilité qu'il eût fait d'un enfant.

— Oh ! oh ! oh ! s'écria maître Miton, réjoui de ce spectacle et suivant des yeux l'ascension et la descente de son ami maître Friard, vous avez l'air de l'enseigne du *Grand-Absalon*¹.

— Ouf ! s'écria Friard en touchant le sol, que j'aie l'air de tout ce que vous voudrez, me voilà de l'autre côté de la haie, et grâce à monsieur.

Puis, se redressant pour regarder l'inconnu à la poitrine duquel il atteignait à peine :

— Ah ! monsieur, continua-t-il, que d'actions de grâces ! Monsieur, vous êtes un véritable Hercule, parole d'honneur, foi de Jean Friard ! Votre nom, monsieur ? le nom de mon sauveur, le nom de mon... ami ?

Et le brave homme prononça en effet ce dernier mot avec l'effusion d'un cœur profondément reconnaissant.

— Je m'appelle Briquet, monsieur, répondit l'inconnu, Robert Briquet, pour vous servir.

— Et vous m'avez déjà considérablement servi, monsieur Robert Briquet, j'ose le dire. Oh ! ma femme vous bénira ; mais, à propos, ma pauvre femme, oh ! mon Dieu, mon Dieu ! elle va être étouffée dans cette foule. Ah ! maudits Suisses qui ne sont bons qu'à faire écraser les gens !

Le compère Friard achevait à peine cette apostrophe qu'il sentit tomber sur son épaule une main lourde comme celle d'une statue de pierre.

Il se retourna pour voir quel était l'audacieux qui prenait avec lui une pareille liberté.

Cette main était celle d'un Suisse.

— Foulez-fous qu'on vous assomme, mon bedit ami ? dit le robuste soldat.

— Ah ! nous sommes cernés ! s'écria Friard.

— Sauve qui peut ! ajouta Mito.

Et tous deux, grâce à la haie franchie, ayant l'espace devant eux, gagnèrent le large, poursuivis par le regard railleur et le rire silencieux de l'homme aux longs bras et aux longues jambes, qui, les ayant perdus de vue, s'approcha du Suisse qu'on venait de placer là en vedette.

— La main est bonne, compagnon, dit-il, à ce qu'il paraît ?

— Mais foui, moussieu, pas mauvaise, pas mauvaise.

— Tant mieux, car c'est chose importante, surtout si les Lorrains venaient comme on le dit.

— Ils ne fiennent pas.

— Non ?

— Bas di tout.

— D'où vient donc alors que l'on ferme cette porte ? Je ne comprends pas.

— Fous bas pesoin di comprendre, répliqua le Suisse en riant aux éclats de sa plaisanterie.

— C'être chuste, mon camarate, très chuste, dit Robert Briquet, merci.

Et Robert Briquet s'éloigna du Suisse pour se rapprocher d'un autre groupe, tandis que le digne Helvétien, cessant de rire, murmurait :

— *Bei Gott !... Ich glaube er spottet meiner. Was ist das für ein Mann, der sich erlaubt einen Schweizer seiner königlichen Majestät auszulachen ?*

Ce qui, traduit en français, voulait dire :

« Vrai Dieu ! je crois que c'est lui qui se moque de moi. Qu'est-ce que c'est donc que cet homme qui ose se moquer d'un Suisse de Sa Majesté ? »

Un de ces groupes était formé d'un nombre considérable de citoyens surpris hors de la ville par cette fermeture inattendue des portes. Ces citoyens entouraient quatre ou cinq cavaliers d'une tournure fort martiale et que la clôture de ces portes gênait fort, à ce qu'il paraît, car ils criaient de tous leurs poumons :

— La porte ! la porte !

Lesquels cris, répétés par tous les assistants avec des recrudescences d'emportement, occasionnaient dans ces moments-là un bruit d'enfer.

Robert Briquet s'avança vers ce groupe et se mit à crier plus haut qu'aucun de ceux qui le composaient :

— La porte ! la porte !

Il en résulta qu'un des cavaliers, charmé de cette puissance vocale, se retourna de son côté, le salua et lui dit :

— N'est-ce pas honteux, monsieur, qu'on ferme une porte de ville en plein jour, comme si les Espagnols ou les Anglais assiégeaient Paris ?

CHAPITRE II

*Ce qui se passait à l'extérieur
de la porte Saint-Antoine*

Robert Briquet regarda avec attention celui qui lui adressait la parole et qui était un homme de quarante à quarante-cinq ans.

Cet homme, en outre, paraissait être le chef de trois ou quatre autres cavaliers qui l'entouraient.

Cet examen donna sans doute confiance à Robert Briquet, car aussitôt il s'inclina à son tour et répondit :

— Ah ! monsieur, vous avez raison, dix fois raison, vingt fois raison ; mais, ajouta-t-il, sans être trop curieux, oserais-je vous demander quel motif vous soupçonnez à cette mesure ?

— Pardieu ! dit un assistant, la crainte qu'ils ont qu'on ne leur mange leur Salcède.

— Cap de bious¹ ! dit une voix, triste mangeaille !

Robert Briquet se retourna du côté d'où venait cette voix, dont l'accent lui indiquait un Gascon renforcé, et il aperçut un jeune homme de vingt ou vingt-cinq ans, qui appuyait sa main sur la croupe du cheval de celui qui lui avait paru le chef des autres.

Le jeune homme était nu-tête ; sans doute il avait perdu son chapeau dans la bagarre.

Maître Briquet paraissait un observateur ; mais, en général, ses observations étaient courtes ; aussi détourna-t-il rapidement son regard du Gascon qui, sans doute, lui parut sans importance, pour le ramener sur le cavalier.

— Mais, dit-il, puisqu'on annonce que ce Salcède appartient à M. de Guise, ce n'est déjà point un si mauvais ragoût.

— Bah ! on dit cela ? reprit le Gascon curieux, en ouvrant de grandes oreilles.

— Oui, sans doute, on dit cela, répondit le cavalier en haussant les épaules ; mais, par le temps qui court, on dit tant de sornettes !

— Ah ! ainsi, hasarda Briquet avec son œil interrogateur et son sourire narquois, ainsi, vous croyez, monsieur, que Salcède n'est point à M. de Guise ?

— Non seulement je le crois, mais j'en suis sûr, répondit le cavalier.

Puis, comme il vit que Robert Briquet, en se rapprochant de lui, faisait un mouvement qui voulait dire : « Ah bah ! et sur quoi appuyez-vous cette certitude ? », il continua :

— Sans doute, si Salcède eût été au *duc*, le duc ne l'eût pas laissé prendre, ou tout au moins ne l'eût pas laissé amener ainsi de Bruxelles à Paris, pieds et poings liés, sans faire au moins en sa faveur une tentative d'enlèvement.

— Une tentative d'enlèvement, reprit Briquet, c'était bien hasardeux ; car enfin, qu'elle réussît ou qu'elle échouât, du moment où elle venait de la part de M. de Guise, M. de Guise avouait qu'il avait conspiré contre le duc d'Anjou¹.

— M. de Guise, reprit sèchement le cavalier, n'eût point été retenu par cette considération, j'en suis sûr ; et, du moment où il n'a ni réclamé ni défendu Salcède, c'est que Salcède n'est point à lui.

— Cependant, excusez si j'insiste, continua Briquet, mais ce n'est pas moi qui invente ; il paraît certain que Salcède a parlé.

— Où cela ?

— Devant les juges.

— Non, pas devant les juges, monsieur, à la torture.

— N'est-ce donc pas la même chose ? demanda

maître Robert Briquet, d'un air qu'il essayait inutilement de rendre naïf.

— Non, certes, ce n'est pas la même chose, il s'en faut ; d'ailleurs, on prétend qu'il a parlé, soit ; mais on ne répète point ce qu'il a dit.

— Vous m'excuserez encore, monsieur, reprit Robert Briquet ; on le répète et très longuement même.

— Et qu'a-t-il dit ? Voyons, demanda avec impatience le cavalier, parlez, vous qui êtes si bien instruit !

— Je ne me vante pas d'être bien instruit, monsieur, puisque je cherche au contraire à m'instruire près de vous, répondit Briquet.

— Voyons, entendons-nous, dit le cavalier avec impatience ; vous avez prétendu qu'on répétait les paroles de Salcède ; ces paroles, quelles sont-elles ? dites.

— Je ne puis répondre, monsieur, que ce soient ses propres paroles, dit Robert Briquet qui paraissait prendre plaisir à pousser le cavalier.

— Mais enfin, quelles sont celles qu'on lui prête ?

— On prétend qu'il a avoué qu'il conspirait pour M. de Guise.

— Contre le roi de France, sans doute ? Toujours même chanson !

— Non pas contre Sa Majesté le roi de France, mais bien contre Son Altesse monseigneur le duc d'Anjou.

— S'il a avoué cela...

— Eh bien ? demanda Robert Briquet.

— Eh bien, c'est un misérable ! dit le cavalier en fronçant le sourcil.

— Oui, dit tout bas Robert Briquet ; mais s'il a fait ce qu'il a avoué, c'est un brave homme. Ah ! monsieur, les brodequins, l'estrapade et le coquemar¹ font dire bien des choses aux honnêtes gens.

— Hélas ! vous dites là une grande vérité, monsieur, dit le cavalier en se radoucissant et en poussant un soupir.

— Bah ! interrompit le Gascon qui, en allongeant la tête dans la direction de chaque interlocuteur, avait tout entendu, bah ! brodequins, estrapade, coquemar, belle misère que tout cela ! Si ce Salcède a parlé, c'est un coquin, et son patron un autre.

— Oh ! oh ! fit le cavalier ne pouvant réprimer un soubresaut d'impatience, vous chantez bien haut, monsieur le Gascon.

— Moi ?

— Oui, vous.

— Je chante sur le ton qu'il me plaît, cap de bious ! tant pis pour ceux à qui mon chant ne plaît pas.

Le cavalier fit un mouvement de colère.

— Du calme ! dit une voix douce en même temps qu'impérative, dont Robert Briquet chercha vainement à reconnaître le propriétaire.

Le cavalier parut faire un effort sur lui-même ; cependant il n'eut pas la puissance de se contenir tout à fait.

— Et connaissez-vous bien ceux dont vous parlez, monsieur ? demanda-t-il au Gascon.

— Si je connais Salcède ?

— Oui.

— Pas le moins du monde.

— Et le duc de Guise ?

— Pas davantage.

— Et le duc d'Alençon ?

— Encore moins.

— Savez-vous que M. de Salcède est un brave ?

— Tant mieux ; il mourra bravement alors.

— Et que M. de Guise, quand il veut conspirer, conspire lui-même ?

— Cap de bious ! que me fait cela ?

— Et que monsieur le duc d'Anjou, autrefois M. d'Alençon, a fait tuer ou laissé tuer quiconque s'est intéressé à lui : La Mole, Coconnas, Bussy¹ et le reste ?

— Je m'en moque.

— Comment ! vous vous en moquez ?

— Mayneville ! Mayneville² ! murmura la même voix.

— Sans doute, je m'en moque. Je ne sais qu'une chose, moi, sang-dieu³ ! j'ai affaire à Paris aujourd'hui même, ce matin, et à cause de cet enragé de Salcède, on me ferme les portes au nez. Cap de bious ! ce Salcède est un bélétre, et encore tous ceux qui, avec lui, sont cause que les portes sont fermées au lieu d'être ouvertes.

— Oh ! oh ! voici un rude Gascon, murmura Robert Briquet, et nous allons voir sans doute quelque chose de curieux.

Mais cette chose curieuse à laquelle s'attendait le bourgeois n'arrivait aucunement. Le cavalier, à qui cette dernière apostrophe avait fait monter le sang au visage, baissa le nez, se tut et avala sa colère.

— Au fait, vous avez raison, dit-il, foin de tous ceux qui nous empêchent d'entrer à Paris !

— Oh ! oh ! se dit Robert Briquet, qui n'avait perdu ni les nuances du visage du cavalier, ni les deux appels qui avaient été faits à sa patience ; ah ! ah ! il paraît que je verrai une chose plus curieuse encore que celle à laquelle je m'attendais.

Comme il faisait cette réflexion, un son de trompe retentit, et presque aussitôt les Suisses, fendant toute cette foule avec leurs hallebardes, comme s'ils découpaient un gigantesque pâté de mauviettes, séparèrent les groupes en deux morceaux compacts qui s'allèrent aligner de chaque côté du chemin, en laissant le milieu vide.

Dans ce milieu, l'officier, dont nous avons parlé et à la garde duquel la porte paraissait confiée, passa avec son cheval, allant et revenant ; puis, après un moment d'examen qui ressemblait à un défi, il ordonna aux trompes de sonner.

Ce qui fut exécuté à l'instant même et fit régner dans toutes les masses un silence qu'on eût cru impossible après tant d'agitation et de vacarme.

Alors le crieur, avec sa tunique fleurdelisée, portant sur sa poitrine un écusson aux armes de la ville de Paris¹, s'avança, un papier à la main, et lut de cette voix nasillarde toute particulière aux crieurs :

Savoir faisons à notre bon peuple de Paris et des environs que les portes sont closes d'ici à une heure de relevée², et que nul ne pénétrera dans la ville avant cette heure, et cela par la volonté du roi et par la vigilance de monsieur le prévôt de Paris.

Le crieur s'arrêta pour reprendre haleine. Aussitôt l'assistance profita de cette pause pour témoigner son étonnement et son mécontentement par une longue huée, que le crieur, il faut lui rendre cette justice, soutint sans sourciller.

L'officier fit un signe impératif avec la main et aussitôt le silence se rétablit.

Le crieur continua sans trouble et sans hésitation, comme si l'habitude l'avait cuirassé contre ces manifestations à l'une desquelles il venait d'être en butte.

— « Seront exceptés de cette mesure ceux qui se présenteront porteurs d'un signe de reconnaissance, ou qui seront bien et dûment appelés par lettres et mandats.

» Donné en l'Hôtel de la Prévôté de Paris, sur l'ordre exprès de Sa Majesté, le 26 octobre de l'an de grâce 1585. » Trompes, sonnez !

Les trompes poussèrent aussitôt leurs rauques aboiements.

À peine le crieur eut-il cessé de parler que, derrière la haie des Suisses et des soldats, la foule se mit à onduler comme un serpent dont les anneaux se gonflent et se tordent.

— Que signifie cela ? se demandait-on chez les plus paisibles. Sans doute encore quelque complot !

— Oh ! oh ! c'est pour nous empêcher d'entrer à Paris, sans nul doute, que la chose a été combinée ainsi, dit en parlant à voix basse à ses compagnons le cavalier qui avait supporté avec une si étrange patience les rebuffades du Gascon ; ces Suisses, ce crieur, ces verrous, ces trompes, c'est pour nous ; sur mon âme, j'en suis fier.

— Place ! place, vous autres ! cria l'officier qui commandait le détachement. Mille diables ! vous voyez bien que vous empêchez de passer ceux qui ont le droit de se faire ouvrir les portes !

— Cap de bious ! j'en sais un qui passera quand tous les bourgeois de la terre seraient entre lui et la barrière, dit, en jouant des coudes, ce Gascon qui, par ses rudes répliques, s'était attiré l'admiration de maître Robert Briquet.

Et, en effet, il fut en un instant dans l'espace vide qui s'était formé, grâce aux Suisses, entre les deux haies des spectateurs.

Qu'on juge si les yeux se portèrent avec empressement et curiosité sur un homme, favorisé à ce point d'entrer quand il était enjoint aux autres de demeurer dehors.

Mais le Gascon s'inquiéta peu de tous ces regards d'envie ; il se campa fièrement, en faisant saillir à travers son maigre pourpoint vert chacun des muscles de son corps, qui semblaient autant de cordes tendues par une manivelle intérieure. Ses poignets, secs et osseux, dépassaient de trois bons pouces¹ ses manches râpées ; il avait le regard clair, les cheveux

jaunes et crépus, soit de nature, soit de hasard, car la poussière entraînait pour un bon dixième dans leur couleur. Ses pieds, grands et souples, s'emmanchaient à des chevilles nerveuses et sèches comme celles d'un daim. À l'une de ses mains, à une seule, il avait passé un gant de peau brodé, tout surpris de se voir destiné à protéger cette autre peau plus rude que la sienne ; de son autre main il agitait une baguette de coudrier.

Il regarda un instant autour de lui ; puis, pensant que l'officier dont nous avons parlé était la personne la plus considérable de cette troupe, il marcha droit à lui.

Celui-ci le considéra quelque temps avant de lui parler.

Le Gascon, sans se démonter le moins du monde, en fit autant.

— Mais vous avez perdu votre chapeau, ce me semble ? lui dit-il.

— Oui, monsieur.

— Est-ce dans la foule ?

— Non, je venais de recevoir une lettre de ma maîtresse. Je la lisais, cap de bious ! près de la rivière, à un quart de lieue¹ d'ici, quand tout à coup un coup de vent m'enlève lettre et chapeau. Je courus après la lettre, quoique le bouton de mon chapeau fût un seul diamant. Je rattrapai ma lettre ; mais quand je revins au chapeau, le vent l'avait emporté dans la rivière, et la rivière dans Paris !... Il fera la fortune de quelque pauvre diable. Tant mieux !

— De sorte que vous êtes nu-tête ?

— Ne trouve-t-on pas de chapeaux à Paris ? Cap de bious ! j'en achèterai un plus magnifique et j'y mettrai un diamant deux fois gros comme le premier.

L'officier haussa imperceptiblement les épaules ; mais, si imperceptible que fût ce mouvement, il n'échappa point au Gascon.

— S'il vous plaît ? fit-il.

— Vous avez une carte ? demanda l'officier.

— Certes que j'en ai une, et plutôt deux qu'une.

— Une seule suffira si elle est en règle.

— Mais je ne me trompe pas, continua le Gascon en ouvrant des yeux énormes ; eh ! non, cap de bious ! je ne me trompe pas ; j'ai le plaisir de parler à M. de Loignac¹ ?

— C'est possible, monsieur, répondit sèchement l'officier, visiblement peu charmé de cette reconnaissance.

— À M. de Loignac, mon compatriote ?

— Je ne dis pas non.

— Mon cousin ?

— C'est bon, votre carte ?

— La voici.

Le Gascon tira de son gant la moitié d'une carte découpée avec art.

— Suivez-moi, dit Loignac sans regarder la carte, vous et vos compagnons, si vous en avez ; nous allons vérifier les laissez-passer.

Et il alla prendre poste près de la porte.

Le Gascon à tête nue suivit.

Cinq autres individus suivirent le Gascon à tête nue.

Le premier était couvert d'une magnifique cuirasse, si merveilleusement travaillée qu'on eût cru qu'elle sortait des mains de Benvenuto Cellini². Cependant, comme le patron sur lequel cette cuirasse avait été faite avait un peu passé de mode, cette magnificence éveilla plutôt le rire que l'admiration.

Il est vrai qu'aucune autre partie du costume de l'individu porteur de cette cuirasse ne répondait à la splendeur presque royale du prospectus.

Le second qui emboîta le pas était suivi d'un gros laquais grisonnant et, maigre et hâlé comme il l'était,

semblait le précurseur de don Quichotte¹, comme son serviteur pouvait passer pour le précurseur de Sancho.

Le troisième parut, portant un enfant de dix mois entre ses bras, suivi d'une femme qui se cramponnait à sa ceinture de cuir, tandis que deux autres enfants, l'un de quatre ans, l'autre de cinq, se cramponnaient à la robe de la femme.

Le quatrième apparut, boitant et attaché à une longue épée.

Enfin, pour clore la marche, un jeune homme d'une belle mine s'avança sur un cheval noir, poudreux, mais d'une belle race.

Celui-là, près des autres, avait l'air d'un roi.

Forcé de marcher assez doucement pour ne point dépasser ses collègues, peut-être d'ailleurs intérieurement satisfait de ne point marcher trop près d'eux, ce jeune homme demeura un instant sur les limites de la haie formée par le peuple.

En ce moment il se sentit tirer par le fourreau de son épée et se pencha en arrière.

Celui qui attirait son attention par cet attouchement était un jeune homme aux cheveux noirs, à l'œil étincelant, petit, fluet, gracieux et les mains gantées.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ? demanda notre cavalier.

— Monsieur, une grâce.

— Parlez, mais parlez vite, je vous prie, vous voyez que l'on m'attend.

— J'ai besoin d'entrer en ville, monsieur, besoin impérieux, comprenez-vous ?... De votre côté, vous êtes seul et avez besoin d'un page qui fasse encore honneur à votre bonne mine.

— Eh bien ?

— Eh bien, donnant donnant ! faites-moi entrer, je serai votre page.

— Merci, dit le cavalier, mais je ne veux être servi par personne.

— Pas même par moi ? demanda le jeune homme avec un si étrange sourire que le cavalier sentit se fondre l'enveloppe glacée où il avait tenté d'enfermer son cœur.

— Je voulais dire que je ne pouvais pas être servi.

— Oui, je sais que vous n'êtes pas riche, monsieur Ernauton de Carmainges, dit le jeune page.

Le cavalier tressaillit ; mais, sans faire attention à ce tressaillement, l'enfant continua :

— Aussi ne parlerons-nous pas de gages et c'est vous, au contraire, si vous m'accordez ce que je vous demande, qui serez payé, et cela au centuple, des services que vous m'aurez rendus ; laissez-moi donc vous servir, je vous prie, en songeant que celui qui vous prie a ordonné quelquefois.

— Venez donc, dit le cavalier, subjugué par ce ton de persuasion et d'autorité tout ensemble.

Le jeune homme lui serra la main, ce qui était bien familier pour un page ; puis, se retournant vers le groupe de cavaliers que nous connaissons déjà :

— Je passe, moi, dit-il, c'est le plus important ; vous, Mayneville, tâchez d'en faire autant par quelque moyen que ce soit.

— Ce n'est pas tout que vous passiez, répondit le gentilhomme ; il faut qu'il vous voie.

— Oh ! soyez tranquille, du moment où j'aurai franchi cette porte, il me verra.

— N'oubliez pas le signe convenu.

— Deux doigts sur la bouche, n'est-ce pas ?

— Oui, maintenant que Dieu vous aide !

— Eh bien, fit le maître du cheval noir, mons¹ le page, nous décidons-nous ?

— Me voici, maître, répondit le jeune homme.

Et il sauta légèrement en croupe derrière son

compagnon qui alla rejoindre les cinq autres élus occupés à exhiber leurs cartes et à justifier de leurs droits.

— Ventre de biche ! dit Robert Briquet qui les avait suivis des yeux, voilà tout un arrivage de Gascons, ou le diable m'emporte !

CHAPITRE III

La revue

Cet examen, que devaient passer les six privilégiés que nous avons vus sortir des rangs du populaire pour se rapprocher de la porte, n'était ni bien long, ni bien compliqué.

Il s'agissait de tirer une moitié de carte de sa poche et de la présenter à l'officier, lequel la comparait à une autre moitié, et si, en la rapprochant, ces deux moitiés s'emboîtaient et faisaient un tout, les droits du porteur de la carte étaient établis.

Le Gascon à tête nue s'était approché le premier. Ce fut en conséquence par lui que la revue commença.

— Votre nom ? demanda l'officier.

— Mon nom, monsieur l'officier ? il est écrit sur cette carte, sur laquelle vous verrez encore autre chose.

— N'importe ! votre nom ? répéta l'officier avec impatience ; ne savez-vous pas votre nom ?

— Si fait, je le sais, cap de bious ! Et je l'aurais oublié que vous pourriez me le dire, puisque nous sommes compatriotes et même cousins.

— Votre nom ? mille diables ! Croyez-vous que j'aie du temps à perdre en reconnaissances ?

— C'est bon. Je me nomme Perducas de Pinconney.

— Perducas de Pincorney, reprit M. de Loignac, à qui nous donnerons désormais le nom dont l'avait salué son compatriote.

Puis, jetant les yeux sur la carte :

Perducas de Pincorney, 26 octobre 1585, à midi précis.

— Porte Saint-Antoine, ajouta le Gascon, en allongeant son doigt noir et sec sur la carte.

— Très bien ! en règle ; entrez, fit M. de Loignac, pour couper court à tout dialogue ultérieur entre lui et son compatriote. À vous maintenant ! dit-il au second.

L'homme à la cuirasse s'approcha.

— Votre carte ? demanda Loignac.

— Eh quoi, monsieur de Loignac ! s'écria celui-ci, ne reconnaissez-vous point le fils de l'un de vos amis d'enfance, que vous avez fait sauter vingt fois sur vos genoux ?

— Non.

— Pertinax de Montcrabeau, reprit le jeune homme avec étonnement, vous ne me reconnaissez pas ?

— Quand je suis de service, je ne reconnais personne, monsieur. Votre carte ?

Le jeune homme à la cuirasse tendit sa carte.

Pertinax de Montcrabeau, 26 octobre, midi précis, porte Saint-Antoine.

— Passez.

Le jeune homme passa et, un peu étourdi de la réception, alla rejoindre Perducas, qui attendait l'ouverture de la porte.

Le troisième Gascon s'approcha ; c'était le Gascon à la femme et aux enfants.

— Votre carte ? demanda Loignac.

Sa main obéissante plongea aussitôt dans une petite gibecière de peau de chèvre qu'il portait au côté droit.

Mais ce fut inutilement : embarrassé qu'il était par l'enfant qu'il portait dans ses bras, il ne trouva point le papier qu'on lui demandait.

— Que diable faites-vous de cet enfant, monsieur ? vous voyez bien qu'il vous gêne.

— C'est mon fils, monsieur de Loignac.

— Eh bien, déposez votre fils à terre !

Le Gascon obéit, l'enfant se mit à hurler.

— Ah ça ! vous êtes donc marié ? demanda Loignac.

— Oui, monsieur l'officier.

— À vingt ans ?

— On se marie jeune chez nous, vous le savez bien, monsieur de Loignac, vous qui vous êtes marié à dix-huit.

— Bon, fit Loignac, en voilà encore un qui me connaît.

La femme s'était approchée pendant ce temps et les enfants, pendus à sa robe, l'avaient suivie.

— Et pourquoi ne serait-il point marié ? demanda-t-elle en se redressant et en écartant de son front hâlé ses cheveux noirs que la poussière du chemin y fixait comme une pâte ; est-ce que c'est passé de mode de se marier à Paris ? Oui, monsieur, il est marié et voici encore deux autres enfants qui l'appellent leur père.

— Oui, mais qui ne sont que les fils de ma femme, monsieur de Loignac, comme aussi ce grand garçon qui se tient derrière ; avancez, Militor, et saluez M. de Loignac, notre compatriote.

Un garçon de seize à dix-sept ans, vigoureux, agile et ressemblant à un faucon par son œil rond et son nez crochu, s'approcha, les deux mains passées dans sa ceinture de buffle ; il était vêtu d'une bonne casaque de laine tricotée, portait sur ses jambes musculeuses un haut-de-chausses en peau de chamois, et une moustache naissante ombrageait sa lèvre à la fois insolente et sensuelle.

— C'est Militor, mon beau-fils, monsieur de Loignac, le fils aîné de ma femme, qui est une Chavantrade, parente des Loignac, Militor de Chavantrade, pour vous servir. Saluez donc, Militor.

Puis, se baissant vers l'enfant qui se roulait en criant sur la route :

— Tais-toi, Scipion, tais-toi, petit, ajouta-t-il tout en cherchant sa carte dans toutes ses poches.

Pendant ce temps, Militor, pour obéir à l'injonction de son père, s'inclinait légèrement et sans sortir ses mains de sa ceinture.

— Pour l'amour de Dieu, monsieur, votre carte ! s'écria Loignac, impatienté.

— Venez çà et m'aidez, Lardille, dit à sa femme le Gascon tout rougissant.

Lardille détacha l'une après l'autre les deux mains cramponnées à sa robe et fouilla elle-même dans la gibecière et dans les poches de son mari.

— Rien ! dit-elle, il faut que nous l'ayons perdue.

— Alors, je vous fais arrêter, dit Loignac.

Le Gascon devint pâle.

— Je m'appelle Eustache de Miradoux, dit-il, et je me recommanderai de M. de Sainte-Maline, mon parent.

— Ah ! vous êtes parent de Sainte-Maline ? dit Loignac un peu radouci. Il est vrai que, si on les écoutait, ils sont parents de tout le monde. Eh bien, cherchez encore et surtout cherchez fructueusement !

— Voyez, Lardille, voyez dans les hardes de vos enfants, dit Eustache, tremblant de dépit et d'inquiétude.

Lardille s'agenouilla devant un petit paquet de modestes effets, qu'elle retourna en murmurant.

Le jeune Scipion continuait de s'égosiller ; il est vrai que ses frères de mère, voyant qu'on ne

s'occupait pas d'eux, s'amusaient à lui entonner du sable dans la bouche.

Militor ne bougeait pas ; on eût dit que les misères de la vie de famille passaient au-dessous ou au-dessus de ce grand garçon sans l'atteindre.

— Eh ! fit tout à coup M. de Loignac, que vois-je là-bas, sur la manche de ce dadais, dans une enveloppe de peau ?

— Oui, oui, c'est cela ! s'écria Eustache triomphant ; c'est une idée de Lardille, je me le rappelle maintenant ; elle a cousu cette carte sur Militor.

— Pour qu'il portât quelque chose, dit ironiquement de Loignac. Fi ! le grand veau qui ne tient même pas ses bras ballants, dans la crainte de porter ses bras !

Les lèvres de Militor blémirent de colère, tandis que son visage se marbrait de rouge sur le nez, le menton et les sourcils.

— Un veau n'a pas de bras, grommela-t-il avec de méchants yeux, il a des pattes comme certaines gens de ma connaissance.

— La paix ! dit Eustache ; vous voyez bien, Militor, que M. de Loignac nous fait l'honneur de plaisanter avec nous.

— Non, pardiou ! je ne plaisante pas, répliqua Loignac, et je veux au contraire que ce grand drôle prenne mes paroles comme je les dis. S'il était mon beau-fils, je lui ferais porter mère, frère, paquet et, corbleu¹ ! je monteraï dessus le tout, quitte à lui allonger les oreilles pour lui prouver qu'il n'est qu'un âne.

Militor perdit toute contenance ; Eustache parut inquiet ; mais sous cette inquiétude perçait je ne sais quelle joie de cette humiliation infligée à son beau-fils.

Lardille, pour trancher toute difficulté et sauver

son premier-né des sarcasmes de M. de Loignac, offrit à l'officier la carte débarrassée de son enveloppe de peau.

M. de Loignac la prit et lut :

Eustache de Miradoux, 26 octobre, midi précis, porte Saint-Antoine.

— Allez donc, dit-il, et voyez si vous n'oubliez pas quelqu'un de vos marmots, beaux ou laids.

Eustache de Miradoux reprit le jeune Scipion entre ses bras ; Lardille s'empoigna de nouveau à sa ceinture ; les deux enfants saisirent derechef la robe de leur mère, et cette grappe de famille, suivie du silencieux Militor, alla se ranger près de ceux qui attendaient après l'examen subi.

— La peste ! murmura Loignac entre ses dents, en regardant Eustache de Miradoux et les siens faire leur évolution, la peste de soldats que M. d'Épernon¹ aura là !

Puis, se retournant :

— Allons, à vous ! dit-il.

Ces paroles s'adressaient au quatrième postulant.

Il était seul et fort raide, réunissant le pouce et le médius pour donner des chiquenaudes à son pourpoint gris de fer et en chasser la poussière ; sa moustache, qui paraissait faite de poils de chat, ses yeux verts et étincelants, ses sourcils dont l'arcade formait un demi-cercle saillant au-dessus de deux pommettes saillantes, ses lèvres minces enfin imprimaient à sa physionomie ce type de défiance et de parcimonieuse réserve auquel on reconnaît l'homme qui cache aussi bien le fond de sa bourse que le fond de son cœur.

Chalabre, 26 octobre, midi précis, porte Saint-Antoine.

— C'est bon, allez ! dit Loignac.

— Il y aura des frais de route alloués au voyage, je présume ? fit observer doucereusement le Gascon.

— Je ne suis pas trésorier, monsieur, dit sèchement Loignac, je ne suis encore que portier, passez.

Chalabre passa.

Derrière Chalabre venait un cavalier jeune et blond, qui, en tirant sa carte, laissa tomber de sa poche un dé et plusieurs tarots.

Il déclara s'appeler Saint-Capautel et, sa déclaration étant confirmée par sa carte qui se trouva être en règle, il suivit Chalabre.

Restait le sixième qui, sur l'injonction du page improvisé, était descendu de cheval et qui exhiba à M. de Loignac une carte sur laquelle on lisait :

Ernauton de Carmainges, 26 octobre, midi précis, porte Saint-Antoine.

Tandis que M. de Loignac lisait, le page, descendu de son côté, s'occupait à cacher sa tête en rattachant la gourmette parfaitement attachée du cheval de son faux maître.

— Le page est à vous, monsieur ? demanda Loignac à Ernauton en lui désignant du doigt le jeune homme.

— Vous voyez, monsieur le capitaine, dit Ernauton, qui ne voulait mentir ni trahir, vous voyez qu'il bride mon cheval.

— Passez, fit Loignac en examinant avec attention M. de Carmainges dont la figure et la tournure paraissaient lui mieux convenir que celles de tous les autres. En voilà un supportable au moins, murmura-t-il.

Ernauton remonta à cheval ; le page, sans affectation, mais sans lenteur, l'avait précédé et se trouvait déjà mêlé au groupe de ses devanciers.

— Ouvrez la porte, dit Loignac, et laissez passer ces six personnes et les gens de leur suite.

— Allons, vite, vite, mon maître, dit le page, en selle et partons.

Ernauton céda encore une fois à l'ascendant qu'exerçait sur lui cette bizarre créature et, la porte étant ouverte, il piqua son cheval et s'enfonça, guidé par les indications du page, jusque dans le cœur du faubourg Saint-Antoine¹.

Loignac fit, derrière les six élus, refermer la porte, au grand mécontentement de la foule qui, la formalité remplie, croyait qu'elle allait passer à son tour et qui, voyant son attente trompée, témoigna bruyamment son improbation.

Maître Miton, qui avait, après une course effrénée à travers champs, repris peu à peu courage et qui, tout en sondant le terrain à chaque pas, avait fini par revenir à la place d'où il était parti, maître Miton hasarda quelques plaintes sur la façon arbitraire dont la soldatesque interceptait les communications.

Le compère Friard, qui avait réussi à retrouver sa femme et qui, protégé par elle, paraissait ne plus rien craindre, le compère Friard conta à son auguste moitié les nouvelles du jour, enrichies de commentaires de sa façon.

Enfin les cavaliers, dont l'un avait été nommé Mayneville par le petit page, tenaient conseil pour savoir s'ils ne devaient pas tourner le mur d'enceinte, dans l'espérance assez bien fondée d'y trouver quelque brèche et, par cette brèche, d'entrer dans Paris, sans avoir besoin de se présenter plus longtemps à la porte Saint-Antoine ou à aucune autre.

Robert Briquet, en philosophe qui analyse et en savant qui extrait la quintessence, Robert Briquet, disons-nous, s'aperçut que tout ce dénouement de la scène que nous venons de raconter allait se faire près de la porte et que les conversations particulières des cavaliers, des bourgeois et des paysans ne lui apprendraient plus rien.

Il s'approcha donc le plus qu'il put d'une petite baraque qui servait de loge au portier et qui était éclairée par deux fenêtres, l'une s'ouvrant sur Paris, l'autre sur la campagne.

À peine était-il installé à ce nouveau poste qu'un homme, accourant de l'intérieur de Paris au grand galop de son cheval, sauta à bas de sa monture et, entrant dans la loge, apparut à la fenêtre.

— Ah ! ah ! fit Loignac.

— Me voici, monsieur de Loignac, dit cet homme.

— Bien, d'où venez-vous ?

— De la porte Saint-Victor¹.

— Votre bordereau ?

— Cinq.

— Les cartes ?

— Les voici.

Loignac prit les cartes, les vérifia et écrivit sur une ardoise, qui paraissait avoir été préparée à cet effet, le chiffre 5.

Le messenger partit.

Cinq minutes ne s'étaient point écoulées que deux autres messagers arrivaient.

Loignac les interrogea successivement, et toujours à travers son guichet.

L'un venait de la porte Bourdelle et apportait le chiffre 4.

L'autre de la porte du Temple et annonçait le chiffre 6².

Loignac écrivit avec soin ces chiffres sur son ardoise.

Ces messagers disparurent comme les premiers et furent successivement remplacés par quatre autres, lesquels arrivaient :

Le premier, de la porte Saint-Denis³, avec le chiffre 5.

Le second, de la porte Saint-Jacques⁴, avec le chiffre 3.

Le troisième, de la porte Saint-Honoré⁵, avec le chiffre 8.

Le quatrième, de la porte Montmartre¹, avec le chiffre 4.

Un dernier apparut enfin, venant de la porte Bussy² et apportant le chiffre 4.

Alors Loignac aligna avec attention, et tout bas, les lieux et les chiffres suivants :

Porte Saint-Victor	5
Porte Bourdelle	4
Porte du Temple	6
Porte Saint-Denis	5
Porte Saint-Jacques	3
Porte Saint-Honoré	8
Porte Montmartre	4
Porte Bussy	4
Enfin porte Saint-Antoine	6
—	
Total, quarante-cinq, ci	45

— C'est bien. Maintenant, cria Loignac d'une voix forte, ouvrez les portes et entre qui veut !

Les portes s'ouvrirent.

Aussitôt chevaux, mules, femmes, enfants, charrettes se ruèrent dans Paris, au risque de s'étouffer dans l'étranglement des deux piliers du pont-levis.

En un quart d'heure s'écoula, par cette vaste artère qu'on appelait la rue Saint-Antoine³, tout l'amas du flot populaire qui, depuis le matin, séjournait autour de cette digue momentanée.

Les bruits s'éloignèrent peu à peu.

M. de Loignac remonta à cheval avec ses gens.

Robert Briquet, demeuré le dernier après avoir été le premier, enjamba flegmatiquement la chaîne du pont en disant :

— Tous ces gens-là voulaient voir quelque chose

et ils n'ont rien vu, même dans leurs affaires ; moi, je ne voulais rien voir et je suis le seul qui ait vu quelque chose. C'est engageant, continuons ; mais à quoi bon continuer ? j'en sais, pardieu ! bien assez. Cela me sera-t-il bien avantageux de voir déchirer M. de Salcède en quatre morceaux ? Non, pardieu ! D'ailleurs, j'ai renoncé à la politique. Allons dîner ; le soleil marquerait midi s'il y avait du soleil ; il est temps.

Il dit¹ et rentra dans Paris avec son tranquille et malicieux sourire.

CHAPITRE IV

La loge en Grève de Sa Majesté le roi Henri III

Si nous suivions maintenant jusqu'à la place de Grève, où elle aboutit, cette voie populeuse du quartier Saint-Antoine, nous retrouverions dans la foule beaucoup de nos connaissances ; mais tandis que tous ces pauvres citadins, moins sages que Robert Briquet, s'en vont, heurtés, coudoyés, meurtris, les uns derrière les autres, nous préférons, grâce au privilège que nous donnent nos ailes d'historien, nous transporter sur la place elle-même et, quand nous aurons embrassé tout le spectacle d'un coup d'œil, nous retourner un instant vers le passé, afin d'approfondir la cause après avoir contemplé l'effet.

On peut dire que maître Friard avait raison en portant à cent mille hommes au moins le chiffre des spectateurs qui devaient s'entasser sur la place de Grève et aux environs pour jouir du spectacle qui s'y préparait. Paris tout entier s'était donné rendez-vous à l'Hôtel de Ville et Paris est fort exact ; Paris

ne manque pas une fête et c'est une fête, et même une fête extraordinaire, que la mort d'un homme, lorsqu'il a su soulever tant de passions que les uns le maudissent et que les autres le louent, tandis que le plus grand nombre le plaint.

Le spectateur qui réussissait à déboucher sur la place soit par le quai, près du cabaret de *L'Image Notre-Dame*¹, soit par le porche même de la place Baudoyer², apercevait tout d'abord, au milieu de la Grève, les archers du lieutenant de robe courte Tanchou³ et bon nombre de Suisses et de cheveu-légers entourant un petit échafaud élevé de quatre pieds environ.

Cet échafaud, si bas qu'il n'était visible que pour ceux qui l'entouraient, ou pour ceux qui avaient le bonheur d'avoir place à quelque fenêtre, attendait le patient, dont les moines s'étaient emparés depuis le matin et que, suivant l'énergique expression du peuple, ses chevaux attendaient pour lui faire faire le grand voyage.

En effet, sous un auvent de la première maison après la rue du Mouton⁴, sur la place, quatre vigoureux chevaux du Perche, aux croupes rebondies, aux crins blancs, aux pieds chevelus, battaient le pavé avec impatience et se mordaient les uns les autres, en hennissant, au grand effroi des femmes qui avaient choisi cette place de leur bonne volonté, ou qui avaient été poussées de ce côté par la force.

Ces chevaux étaient neufs ; à peine quelquefois, par hasard, avaient-ils, dans les plaines herbeuses de leur pays natal, supporté sur leur large échine l'enfant joufflu de quelque paysan attardé, au retour des champs, lorsque le soleil se couche.

Mais après l'échafaud vide, après les chevaux hennissants, ce qui attirait d'une façon plus constante les regards de la foule, c'était la principale fenêtre de l'Hôtel de Ville, tendue de velours rouge et or, et au

balcon de laquelle pendait un tapis de velours, orné de l'écusson royal.

C'est qu'en effet cette fenêtre était la loge du roi.

Une heure et demie sonnait à Saint-Jean-en-Grève¹, lorsque cette fenêtre, pareille à la bordure d'un tableau, s'emplit de personnages qui venaient poser dans leur cadre.

Ce fut d'abord le roi Henri III, pâle, presque chauve, quoiqu'il n'eût à cette époque que trente-quatre à trente-cinq ans², l'œil enfoncé dans son orbite bistrée et la bouche toute frémissante de contractions nerveuses.

Il entra, morne, le regard fixe, à la fois majestueux et chancelant, étrange dans sa tenue, étrange dans sa démarche, ombre plutôt que vivant, spectre plutôt que roi ; mystère toujours incompréhensible et toujours incompris pour ses sujets qui, en le voyant paraître, ne savaient jamais s'ils devaient crier : « Vive le roi ! » ou prier pour son âme.

Henri était vêtu d'un pourpoint noir, passementé de noir ; il n'avait ni ordre ni pierreries ; un seul diamant brillait à son toquet³, servant d'agrafe à trois plumes courtes et frisées. Il portait dans sa main gauche un petit chien noir que sa belle-sœur, Marie Stuart, lui avait envoyé de sa prison⁴ et sur la robe soyeuse duquel brillaient ses doigts fins et blancs comme des doigts d'albâtre.

Derrière lui venait Catherine de Médicis, déjà vouée par l'âge, car la reine mère pouvait avoir à cette époque de soixante-six à soixante-sept ans⁵, mais portant encore la tête ferme et droite, lançant sous son sourcil froncé par l'habitude un regard acéré et, malgré ce regard, toujours mate et froide comme une statue de cire sous ses habits de deuil éternel.

Sur la même ligne apparaissait la figure mélancolique et douce de la reine Louise de Lorraine, femme

d'Henri III, compagne insignifiante en apparence, mais fidèle en réalité, de sa vie bruyante et infortunée¹.

La reine Catherine de Médicis marchait à un triomphe.

La reine Louise assistait à un supplice.

Le roi Henri traitait là une affaire.

Triple nuance qui se lisait sur le front hautain de la première, sur le front résigné de la seconde et sur le front nuageux et ennuyé du troisième.

Derrière les illustres personnages que le peuple admirait, si pâles et si muets, venaient deux beaux jeunes gens : l'un de vingt ans à peine, l'autre de vingt-cinq ans au plus.

Ils se tenaient par le bras, malgré l'étiquette qui défend, devant les rois, comme à l'église devant Dieu, que les hommes paraissent s'attacher à quelque chose.

Ils souriaient :

Le plus jeune avec une tristesse ineffable, l'aîné avec une grâce enchanteresse ; ils étaient beaux, ils étaient grands, ils étaient frères.

Le plus jeune s'appelait Henri de Joyeuse, comte du Bouchage ; l'autre le duc Anne de Joyeuse². Récemment encore il n'était connu à la cour que sous le nom d'Arques ; mais le roi Henri, qui l'aimait par-dessus toutes choses, l'avait fait, depuis un an, pair de France, en érigeant en duché-pairie la vicomté de Joyeuse.

Le peuple n'avait pas pour ce favori la haine qu'il portait autrefois à Maugiron, à Quélus et à Schomberg³, haine dont d'Épernon seul avait hérité.

Le peuple accueillit donc le prince et les deux frères par de discrètes, mais flatteuses acclamations.

Henri salua la foule gravement et sans sourire, puis il baisa son chien sur la tête.

Alors, se retournant vers les jeunes gens :

— Adossez-vous à la tapisserie, Anne, dit-il à l'aîné ; ne vous fatiguez pas à demeurer debout ; ce sera long peut-être.

— Je l'espère bien, interrompit Catherine, long et bon, Sire.

— Vous croyez donc que Salcède parlera, ma mère ? demanda Henri.

— Dieu donnera, je l'espère, cette confusion à nos ennemis. Je dis nos ennemis, car ce sont vos ennemis aussi, ma fille, ajouta-t-elle en se tournant vers la reine, qui pâlit et baissa son doux regard.

Le roi hocha la tête en signe de doute.

Puis, se retournant une seconde fois vers Joyeuse et voyant que celui-ci se tenait debout malgré son invitation :

— Voyons, Anne, dit-il, faites ce que j'ai dit ; adossez-vous au mur, ou accoudez-vous sur mon fauteuil.

— Votre Majesté est en vérité trop bonne, dit le jeune duc, et je ne profiterai de la permission que quand je serai véritablement fatigué.

— Et nous n'attendrons pas que vous le soyez, n'est-ce pas, mon frère ? dit tout bas Henri.

— Sois tranquille, répondit Anne des yeux plutôt que de la voix.

— Mon fils, dit Catherine, ne vois-je pas du tumulte là-bas, au coin du quai ?

— Quelle vue perçante, ma mère ! Oui, en effet, je crois que vous avez raison. Oh ! les mauvais yeux que j'ai, moi, qui ne suis pas vieux pourtant !

— Sire, interrompit librement Joyeuse, ce tumulte vient du refoulement du peuple sur la place par la compagnie des archers. C'est le condamné qui arrive, bien certainement.

— Comme c'est flatteur pour des rois, dit Catherine, de voir écarteler un homme qui a dans les veines une goutte de sang royal !

Et en disant ces paroles, son regard pesait sur Louise.

— Oh ! madame, pardonnez-moi, épargnez-moi ! dit la jeune reine avec un désespoir qu'elle essayait en vain de dissimuler ; non, ce monstre n'est point de ma famille et vous n'avez point voulu dire qu'il en était¹.

— Certes, non, dit le roi ; et je suis bien certain que ma mère n'a point voulu dire cela.

— Eh ! mais, fit aigrement Catherine, il tient aux Lorrains et les Lorrains sont vôtres, madame ; je le pense, du moins. Ce Salcède vous touche donc, et même d'assez près².

— C'est-à-dire, interrompit Joyeuse avec une honnête indignation qui était le trait distinctif de son caractère et qui se faisait jour en toute circonstance contre celui qui l'avait excitée, quel qu'il fût, c'est-à-dire qu'il touche à M. de Guise peut-être, mais point à la reine de France.

— Ah ! vous êtes là, monsieur de Joyeuse ? dit Catherine avec une hauteur indéfinissable et rendant une humiliation pour une contrariété. Ah ! vous êtes là ? Je ne vous avais point vu.

— J'y suis, non seulement de l'aveu, mais encore par l'ordre du roi, madame, répondit Joyeuse en interrogeant Henri du regard. Ce n'est pas une chose si récréative que de voir écarteler un homme pour que je vienne à un pareil spectacle si je n'y étais forcé.

— Joyeuse a raison, madame, dit Henri ; il ne s'agit ici ni de Lorrains, ni de Guise, ni surtout de la reine ; il s'agit de voir séparer en quatre morceaux M. de Salcède, c'est-à-dire un assassin qui voulait tuer mon frère.

— Je suis mal en fortune aujourd'hui, dit Catherine en pliant tout à coup, ce qui était sa tactique

la plus habile ; je fais pleurer ma fille et, Dieu me pardonne ! je crois que je fais rire M. de Joyeuse.

— Ah ! madame, s'écria Louise en saisissant les mains de Catherine, est-il possible que Votre Majesté se méprenne à ma douleur ?

— Et à mon respect profond ? ajouta Anne de Joyeuse, en s'inclinant sur le bras du fauteuil royal.

— C'est vrai, c'est vrai, répliqua Catherine, enfonçant un dernier trait dans le cœur de sa belle-fille. Je devrais savoir combien il vous est pénible, ma chère enfant, de voir dévoiler les complots de vos alliés de Lorraine et, bien que vous n'y puissiez mais, vous ne souffrez pas moins de cette parenté.

— Ah ! quant à cela, ma mère, c'est un peu vrai, dit le roi, cherchant à mettre tout le monde d'accord ; car enfin, cette fois, nous savons à quoi nous en tenir sur la participation de MM. de Guise à ce complot.

— Mais, Sire, interrompit plus hardiment qu'elle n'avait fait encore Louise de Lorraine, Votre Majesté sait bien qu'en devenant reine de France, j'ai laissé mes parents tout en bas du trône.

— Oh ! s'écria Anne de Joyeuse, vous voyez que je ne me trompais pas, Sire ; voici le patient qui paraît sur la place. Corbleu ! la vilaine figure !

— Il a peur, dit Catherine ; il parlera.

— S'il en a la force, dit le roi. Voyez donc, ma mère, sa tête vacille comme celle d'un cadavre.

— Je ne m'en dédis pas, Sire, dit Joyeuse, il est affreux.

— Comment voudriez-vous que ce fût beau, un homme dont la pensée est si laide ? Ne vous ai-je point expliqué, Anne, les rapports secrets du physique et du moral, comme Hippocrate et Galenus les comprenaient et les ont expliqués eux-mêmes¹ ?

— Je ne dis pas non, Sire ; mais je ne suis pas un

élève de votre force, moi, et j'ai vu quelquefois de fort laids hommes être de très braves soldats. N'est-ce pas, Henri ?

Joyeuse se retourna vers son frère, comme pour appeler son approbation à son aide ; mais Henri regardait sans voir, écoutait sans entendre ; il était plongé dans une profonde rêverie ; ce fut donc le roi qui répondit pour lui.

— Eh ! mon Dieu, mon cher Anne ! s'écria-t-il, qui vous dit que celui-là ne soit pas brave ? Il l'est, pardieu ! comme un ours, comme un loup, comme un serpent ! Ne vous rappelez-vous pas ses façons ? Il a brûlé, dans sa maison, un gentilhomme normand, son ennemi. Il s'est battu dix fois et a tué trois de ses adversaires ; il a été surpris faisant de la fausse monnaie et condamné à mort pour ce fait¹.

— À telles enseignes, dit Catherine de Médicis, qu'il a été gracié par l'intercession de monsieur le duc de Guise, votre cousin, ma fille.

Cette fois, Louise était à bout de ses forces ; elle se contenta de pousser un soupir.

— Allons, dit Joyeuse, voilà une existence bien remplie et qui va finir bien vite.

— J'espère, monsieur de Joyeuse, dit Catherine, qu'elle va, au contraire, finir le plus lentement possible.

— Madame, dit Joyeuse en secouant la tête, je vois là-bas, sous cet auvent, de si bons chevaux et qui me paraissent si impatientes d'être obligés de demeurer là à ne rien faire que je ne crois pas à une bien longue résistance des muscles, tendons et cartilages de M. de Salcède.

— Oui, si l'on ne prévoyait point le cas ; mais mon fils est miséricordieux, ajouta la reine avec un de ces sourires qui n'appartenaient qu'à elle ; il fera dire aux aides de tirer mollement.

— Cependant, madame, objecta timidement la

reine, je vous ai entendue dire ce matin à Mme de Mercœur, il me semble cela du moins, que ce malheureux ne subirait que deux tirades¹.

— Oui-da, s'il se conduit bien, dit Catherine ; en ce cas, il sera expédié le plus couramment possible ; mais vous entendez, ma fille, et je voudrais, puisque vous vous intéressez à lui, que vous puissiez le lui faire dire : qu'il se conduise bien, cela le regarde.

— C'est que, madame, dit la reine, Dieu ne m'ayant point, comme à vous, donné la force, je n'ai pas grand cœur à voir souffrir.

— Eh bien, vous ne regarderez point, ma fille !

Louise se tut.

Le roi n'avait rien entendu ; il était tout yeux, car on s'occupait d'enlever le patient de la charrette qui l'avait apporté, pour le déposer sur le petit échafaud.

Pendant ce temps, les hallebardiers, les archers et les Suisses avaient fait élargir considérablement l'espace, en sorte que, tout autour de l'échafaud, il régnait un vide assez grand pour que tous les regards distinguassent Salcède, malgré le peu d'élévation de son piédestal funèbre.

Salcède pouvait avoir trente-quatre à trente-cinq ans ; il était fort et vigoureux ; les traits pâles de son visage, sur lequel perlaient quelques gouttes de sueur et de sang, s'animaient quand il regardait autour de lui d'une indéfinissable expression, tantôt d'espoir, tantôt d'angoisse.

Il avait tout d'abord jeté les yeux sur la loge royale ; mais, comme s'il eût compris qu'au lieu du salut c'était la mort qui lui venait de là, son regard ne s'y était point arrêté.

C'était à la foule qu'il en voulait, c'était dans le sein de cette orageuse mer qu'il fouillait avec ses yeux ardents et avec son âme frémissante au bord de ses lèvres.

La foule se taisait.

Salcède n'était point un assassin vulgaire : Salcède était d'abord de bonne naissance, puisque Catherine de Médicis, qui se connaissait d'autant mieux en généalogie qu'elle paraissait en faire fi, avait découvert une goutte de sang royal dans ses veines ; en outre, Salcède avait été un capitaine de quelque renom. Cette main, liée par une corde honteuse, avait vaillamment porté l'épée¹ ; cette tête livide, sur laquelle se peignaient les terreurs de la mort, terreurs que le patient eût renfermées sans doute au plus profond de son âme, si l'espoir n'y avait tenu trop de place, cette tête livide avait abrité de grands desseins.

Il résultait de ce que nous venons de dire que, pour beaucoup de spectateurs, Salcède était un héros ; pour beaucoup d'autres une victime ; quelques-uns le regardaient bien comme un assassin, mais la foule a grand-peine d'admettre dans ses mépris, au rang des criminels ordinaires, ceux-là qui ont tenté ces grands assassinats qu'enregistre le livre de l'histoire en même temps que celui de la justice.

Aussi racontait-on dans la foule que Salcède était né d'une race de guerriers, que son père avait combattu rudement monsieur le cardinal de Lorraine², ce qui lui avait valu une mort glorieuse au milieu du massacre de la Saint-Barthélemy, mais que plus tard le fils, oublieux de cette mort, ou plutôt sacrifiant sa haine à une certaine ambition pour laquelle les populaces ont toujours quelque sympathie, que ce fils, disons-nous, avait pactisé avec l'Espagne et avec les Guises pour anéantir, dans les Flandres, la souveraineté naissante du duc d'Anjou, si fort haï des Français³.

On citait ses relations avec Baza et Balduin, auteurs présumés du complot qui avait failli coûter

la vie au duc François, frère d'Henri III ; on citait l'adresse qu'avait déployée Salcède, dans toute cette procédure, pour échapper à la roue, au gibet et au bûcher sur lequel fumait encore le sang de ses complices ; seul il avait, par des révélations fausses et pleines d'artifice, disaient les Lorrains, alléché ses juges, à tel point que, pour en savoir plus, le duc d'Anjou, l'épargnant momentanément, l'avait fait conduire en France, au lieu de le faire décapiter à Anvers ou à Bruxelles ; il est vrai qu'il avait fini par en arriver au même résultat ; mais dans le voyage qui était le but de ses révélations, Salcède espérait être enlevé par ses partisans ; malheureusement pour lui, il avait compté sans M. de Bellière¹, lequel, chargé de ce dépôt précieux, avait fait si bonne garde que ni Espagnols, ni Lorrains, ni ligueurs² n'en avaient approché d'une lieue.

À la prison, Salcède avait espéré ; Salcède avait espéré à la torture³ ; sur la charrette, il avait espéré encore ; sur l'échafaud, il espérait toujours. Ce n'est point qu'il manquât de courage ou de résignation ; mais il était de ces créatures vivaces qui se défendent jusqu'à leur dernier souffle avec cette ténacité et cette vigueur que la force humaine n'atteint pas toujours chez les esprits d'une valeur secondaire.

Le roi ne perdait pas plus que le peuple cette pensée incessante de Salcède.

Catherine, de son côté, étudiait avec anxiété jusqu'au moindre mouvement du malheureux jeune homme ; mais elle était trop éloignée pour suivre la direction de ses regards et remarquer leur jeu continu.

À l'arrivée du patient, il s'était élevé comme par enchantement, dans la foule, des étages d'hommes, de femmes et d'enfants ; chaque fois qu'il apparaissait une tête nouvelle au-dessus de ce niveau mouvant,

mais déjà toisé par l'œil vigilant de Salcède, il l'analysait tout entière dans un examen d'une seconde qui suffisait comme un examen d'une heure à cette organisation surexcitée, en qui le temps, devenu si précieux, décuplait ou plutôt centuplait toutes les facultés.

Puis, le coup d'œil – cet éclair – lancé sur le visage inconnu et nouveau, Salcède redevenait morne et tournait autre part son attention.

Cependant, le bourreau avait commencé à s'emparer de lui et il l'attachait par le milieu du corps au centre de l'échafaud.

Déjà même, sur un signe de maître Tanchou, lieutenant de robe courte et commandant l'exécution, deux archers, perçant la foule, étaient allés chercher les chevaux.

Dans une autre circonstance ou dans une autre intention, les archers n'eussent pu faire un pas au milieu de cette masse compacte ; mais la foule savait ce qu'allaient faire les archers et elle se serrait et elle faisait passage comme, sur un théâtre encombré, on fait toujours place aux acteurs chargés de rôles importants.

En ce moment, il se fit quelque bruit à la porte de la loge royale et l'huissier, soulevant la tapisserie, prévint Leurs Majestés que le président Brisson et quatre conseillers, dont l'un était le rapporteur du procès¹, désiraient avoir l'honneur de converser un instant avec le roi au sujet de l'exécution.

— C'est à merveille, dit le roi.

Puis, se retournant vers Catherine :

— Eh bien, ma mère, continua-t-il, vous allez être satisfaite !

Catherine fit un léger signe de tête en témoignage d'approbation.

— Faites entrer ces messieurs, reprit le roi.

— Sire, une grâce ! demanda Joyeuse.

— Parle, Joyeuse, fit le roi, et pourvu que ce ne soit pas celle du condamné...

— Rassurez-vous, Sire.

— J'écoute.

— Sire, il y a une chose qui blesse particulièrement la vue de mon frère et surtout la mienne, ce sont les robes rouges et les robes noires ; que Votre Majesté soit donc assez bonne pour nous permettre de nous retirer.

— Comment ! vous vous intéressez si peu à mes affaires, monsieur de Joyeuse, que vous demandez à vous retirer dans un pareil moment ! s'écria Henri.

— N'en croyez rien, Sire, tout ce qui touche Votre Majesté est d'un profond intérêt pour moi ; mais je suis d'une misérable organisation et la femme la plus faible est, sur ce point, plus forte que moi. Je ne puis voir une exécution que je n'en sois malade huit jours. Or, comme il n'y a plus guère que moi qui rie à la cour depuis que mon frère, je ne sais pas pourquoi, ne rit plus, jugez ce que va devenir ce pauvre Louvre, déjà si triste, si je m'avise, moi, de le rendre plus triste encore. Ainsi, par grâce, Sire...

— Tu veux me quitter, Anne ? dit Henri avec un accent d'indéfinissable tristesse.

— Peste, Sire ! vous êtes exigeant : une exécution en Grève, c'est-à-dire la vengeance et le spectacle à la fois – et quel spectacle ! celui dont, tout au contraire de moi, vous êtes le plus curieux – la vengeance et le spectacle ne vous suffisent pas et il faut encore que vous jouissiez en même temps de la faiblesse de vos amis !

— Reste, Joyeuse, reste ; tu verras que c'est intéressant.

— Je n'en doute pas ; je crains même, comme je l'ai dit à Votre Majesté, que l'intérêt ne soit porté à

un point où je ne puisse plus le soutenir ; ainsi, vous permettez, n'est-ce pas, Sire ?

Et Joyeuse fit un mouvement vers la porte.

— Allons, dit Henri III en soupirant, fais donc à ta fantaisie, ma destinée est de vivre seul.

Et le roi se retourna, le front plissé, vers sa mère, craignant qu'elle n'eût entendu le colloque qui venait d'avoir lieu entre lui et son favori.

Catherine avait l'ouïe aussi fine que la vue ; mais lorsqu'elle ne voulait pas entendre, nulle oreille n'était plus dure que la sienne.

Pendant ce temps, Joyeuse s'était penché à l'oreille de son frère et lui avait dit :

— Alerte, alerte, du Bouchage ! Tandis que ces conseillers vont entrer, glisse-toi derrière leurs grandes robes et esquivons-nous ; le roi dit oui maintenant, dans cinq minutes il dira non.

— Merci, merci, mon frère, répondit le jeune homme ; j'étais comme vous, j'avais hâte de partir.

— Allons, allons, voici les corbeaux qui paraissent, disparaïs, tendre rossignol !

En effet, derrière messieurs les conseillers, on vit fuir, comme deux ombres rapides, les deux jeunes gens.

Sur eux retomba la tapisserie aux pans lourds.

Quand le roi tourna la tête, ils avaient déjà disparu.

Henri poussa un soupir et baisa son petit chien.

CHAPITRE V

Le supplice

Les conseillers se tenaient au fond de la loge du roi, debout et silencieux, attendant que le roi leur adressât la parole.

Le roi se laissa attendre un instant, puis, se retournant de leur côté :

— Eh bien, messieurs, quoi de nouveau ? demanda-t-il. Bonjour, monsieur le président Brisson.

— Sire, répondit le président avec sa dignité facile, que l'on appelait à la cour sa courtoisie de huguenot, nous venons supplier Votre Majesté, ainsi que l'a désiré M. de Thou¹, de ménager la vie du coupable. Il a sans doute quelques révélations à faire et, en lui promettant la vie, on les obtiendrait.

— Mais, dit le roi, ne les a-t-on pas obtenues, monsieur le président ?

— Oui, Sire, en partie... Est-ce suffisant pour Votre Majesté ?

— Je sais ce que je sais, messire.

— Votre Majesté sait alors à quoi s'en tenir sur la participation de l'Espagne dans cette affaire ?

— De l'Espagne ? oui, monsieur le président, et même de plusieurs autres puissances.

— Il serait important de constater cette participation, Sire.

— Aussi, interrompit Catherine, le roi a-t-il l'intention, monsieur le président, de surseoir à l'exécution, si le coupable signe une confession analogue à ses dépositions devant le juge qui lui a fait infliger la question.

Brisson interrogea le roi des yeux et du geste.

— C'est mon intention, dit Henri, et je ne la cache pas plus longtemps ; vous pouvez vous en assurer, monsieur Brisson, en faisant parler au patient par votre lieutenant de robe.

— Votre Majesté n'a rien de plus à recommander ?

— Rien. Mais pas de variation dans les aveux, ou je retire ma parole. Ils sont publics, ils doivent être complets.

— Oui, Sire. Avec les noms des personnages compromis ?

— Avec les noms, tous les noms !

— Même lorsque ces noms seraient entachés, par l'aveu du patient, de haute trahison et révolte au premier chef ?

— Même lorsque ces noms seraient ceux de mes plus proches parents ! dit le roi.

— Il sera fait comme Votre Majesté l'ordonne.

— Je m'explique, monsieur Brisson ; ainsi donc, pas de malentendu. On apportera au condamné du papier et des plumes ; il écrira sa confession, montrant par là publiquement qu'il s'en réfère à notre miséricorde et se met à notre merci. Après, nous verrons.

— Mais je puis promettre... ?

— Eh oui ! promettez toujours.

— Allez, messieurs, dit le président en congédiant les conseillers.

Et, ayant salué respectueusement le roi, il sortit derrière eux.

— Il parlera, Sire, dit Louise de Lorraine, toute tremblante ; il parlera et Votre Majesté fera grâce. Voyez comme l'écume nage sur ses lèvres.

— Non, non, il cherche, dit Catherine ; il cherche et pas autre chose. Que cherche-t-il donc ?

— Parbleu ! dit Henri III, ce n'est pas difficile à deviner : il cherche monsieur le duc de Parme, monsieur le duc de Guise ; il cherche monsieur mon frère, le roi très catholique. Oui, cherche ! cherche ! Attends, va ! Crois-tu que la place de Grève soit lieu plus commode aux embuscades que la route des Flandres ? Crois-tu que je n'aie pas ici cent Bellièvre pour t'empêcher de descendre de l'échafaud où un seul t'a conduit ?

Salcède avait vu les archers partir pour aller

chercher les chevaux. Il avait aperçu le président et les conseillers dans la loge du roi, puis il les avait vus disparaître : il comprit que le roi venait de donner l'ordre du supplice.

Ce fut alors que parut sur sa bouche livide cette sanglante écume remarquée par la jeune reine : le malheureux, dans la mortelle impatience qui le dévorait, se mordait les lèvres jusqu'au sang.

— Personne ! personne ! murmurait-il, pas un de ceux qui m'avaient promis secours ! Lâches ! lâches ! lâches !...

Le lieutenant Tanchou s'approcha de l'échafaud et, s'adressant au bourreau :

— Préparez-vous, maître, dit-il.

L'exécuteur fit un signe à l'autre bout de la place et l'on vit les chevaux, fendant la foule, laisser derrière eux un tumultueux sillage qui, pareil à celui de la mer, se referma sur eux.

Ce sillage était produit par les spectateurs que refoulait ou renversait le passage rapide des chevaux ; mais le mur démoli se refermait aussitôt et parfois les premiers devenaient les derniers, et réciproquement, car les forts se lançaient dans l'espace vide.

On put voir alors, au coin de la rue de la Vannerie¹, lorsque les chevaux y passèrent, un beau jeune homme de notre connaissance sauter au bas de la borne sur laquelle il était monté, poussé par un enfant qui paraissait quinze à seize ans à peine et qui paraissait fort ardent à ce terrible spectacle.

C'étaient le page mystérieux et le vicomte Ernauton de Carmainges.

— Eh ! vite, vite ! glissa le page à l'oreille de son compagnon. Jetez-vous dans la trouée, il n'y a pas un instant à perdre.

— Mais nous serons étouffés ! répondit Ernauton. Vous êtes fou, mon petit ami !

— Je veux voir, voir de près, dit le page d'un ton si impérieux qu'il était facile de voir que cet ordre partait d'une bouche qui avait l'habitude du commandement.

Ernauton obéit.

— Serrez les chevaux, serrez les chevaux ! dit le page ; ne les quittez pas d'une semelle, ou nous n'arriverons pas.

— Mais, avant que nous n'arrivions, vous serez mis en morceaux !

— Ne vous inquiétez pas de moi. En avant ! en avant !

— Les chevaux vont ruer !

— Empoignez la queue du dernier ; jamais un cheval ne rue quand on le tient de la sorte.

Ernauton subissait malgré lui l'influence étrange de cet enfant ; il obéit, s'accrocha aux crins du cheval, tandis que de son côté le page s'attachait à sa ceinture.

Et, au milieu de cette foule onduleuse comme une mer, épineuse comme un buisson, laissant ici un pan de leur manteau, là un fragment de leur pourpoint, plus loin la fraise de leur chemise, ils arrivèrent en même temps que l'attelage à trois pas de l'échafaud sur lequel se tordait Salcède, dans les convulsions du désespoir.

— Sommes-nous arrivés ? murmura le jeune homme suffoquant et hors d'haleine, quand il sentit Ernauton s'arrêter.

— Oui, répondit le vicomte, heureusement, car j'étais au bout de mes forces.

— Je ne vois pas.

— Passez devant moi.

— Non, non, pas encore... Que fait-on ?

— Des nœuds coulants à l'extrémité des cordes.

— Et lui, que fait-il ?

— Qui, lui ?

— Le patient.

— Ses yeux tournent autour de lui comme ceux de l'autour qui guette.

Les chevaux étaient assez près de l'échafaud pour que les valets de l'exécuteur attachassent aux pieds et aux poings de Salcède les traits fixés à leurs colliers.

Salcède poussa un rugissement quand il sentit autour de ses chevilles le rugueux contact des cordes, qu'un nœud coulant serrait autour de sa chair.

Il adressa alors un suprême, un indéfinissable regard à toute cette immense place, dont il embrassa les cent mille spectateurs dans le cercle de son rayon visuel.

— Monsieur, lui dit poliment le lieutenant Tanchou, vous plaît-il de parler au peuple avant que nous ne procédions ?

Et il s'approcha de l'oreille du patient pour ajouter tout bas :

— Un bon aveu... pour la vie sauve.

Salcède le regarda jusqu'au fond de l'âme.

Ce regard était si éloquent qu'il sembla arracher la vérité du cœur de Tanchou et la fit remonter jusque dans ses yeux, où elle éclata.

Salcède ne s'y trompa point ; il comprit que le lieutenant était sincère et tiendrait ce qu'il promettait.

— Vous voyez, continua Tanchou, on vous abandonne ; plus d'autre espoir en ce monde que celui que je vous offre.

— Eh bien, dit Salcède avec un rauque soupir, faites faire silence, je suis prêt à parler.

— C'est une confession écrite et signée que le roi exige.

— Alors déliez-moi les mains et donnez-moi une plume, je vais écrire.

— Votre confession ?

— Ma confession, soit.

Tanchou, transporté de joie, n'eut qu'un signe à faire : le cas était prévu. Un archer tenait toutes choses prêtes ; il lui passa l'écritoire, les plumes, le papier, que Tanchou déposa sur le bois même de l'échafaud.

En même temps, on lâchait de trois pieds environ la corde qui tenait le poignet droit de Salcède et on le soulevait sur l'estrade pour qu'il pût écrire.

Salcède, assis enfin, commença par respirer avec force et par faire usage de sa main pour essuyer ses lèvres et relever ses cheveux, qui tombaient humides de sueur sur ses sourcils.

— Allons, allons, dit Tanchou, mettez-vous à votre aise et écrivez bien tout.

— Oh ! n'ayez pas peur, répondit Salcède, en allongeant sa main vers la plume. Soyez tranquille, je n'oublierai pas ceux qui m'oublient, moi.

Et, sur ce mot, il hasarda un dernier coup d'œil.

Sans doute le moment était venu pour le page de se montrer ; car, saisissant la main d'Ernauton :

— Monsieur, lui dit-il, par grâce, prenez-moi dans vos bras et soulevez-moi au-dessus des têtes qui m'empêchent de voir.

— Ah çà ! mais vous êtes insatiable, jeune homme, en vérité.

— Encore ce service, monsieur.

— Vous abusez.

— Il faut que je voie le condamné, entendez-vous ? Il faut que je le voie.

Puis, comme Ernauton ne répondait pas assez vivement sans doute à l'injonction :

— Par pitié, monsieur, par grâce, dit-il, je vous en supplie !

L'enfant n'était plus un tyran fantasque, mais un suppliant irrésistible.

Ernauton le souleva dans ses bras, non sans

quelque étonnement de la délicatesse de ce corps qu'il serrait entre ses mains.

La tête du page domina donc les autres têtes.

Justement Salcède venait de saisir la plume en achevant sa revue circulaire.

Il vit cette figure du jeune homme et demeura stupéfait.

En ce moment, les deux doigts du page s'appuyèrent sur ses lèvres. Une joie indicible épanouit aussitôt le visage du patient ; on eût dit l'ivresse du mauvais riche quand Lazare laisse tomber une goutte d'eau sur sa langue aride¹.

Il venait de reconnaître le signal qu'il attendait avec impatience et qui lui annonçait du secours.

Salcède, après une contemplation de plusieurs secondes, s'empara du papier que lui offrait Tanchou, inquiet de son hésitation, et il se mit à écrire avec une fébrile activité.

— Il écrit ! il écrit ! murmura la foule.

— Il écrit ! répéta la reine mère avec une joie manifeste.

— Il écrit ! dit le roi ; par la mordieu² ! je lui ferai grâce.

Tout à coup Salcède s'interrompit pour regarder encore le jeune homme.

Le jeune homme répéta le même signe et Salcède se remit à écrire.

Puis, après un intervalle plus court, il s'interrompit encore pour regarder de nouveau.

Cette fois le page fit signe des doigts et de la tête.

— Avez-vous fini ? dit Tanchou, qui ne perdait pas de vue son papier.

— Oui, fit machinalement Salcède.

— Signez, alors.

Salcède signa, sans jeter sur le papier ses yeux qui restaient rivés sur le jeune homme.

Tanchou avança la main vers la confession.

— Au roi, au roi seul ! dit Salcède.

Et il remit le papier au lieutenant de robe courte, mais avec hésitation et comme un soldat vaincu qui rend sa dernière arme.

— Si vous avez bien avoué tout, dit le lieutenant, vous êtes sauf, monsieur de Salcède.

Un sourire mélangé d'ironie et d'inquiétude se fit jour sur les lèvres du patient, qui semblait interroger impatiemment son interlocuteur mystérieux.

Enfin, Ernauton, fatigué, voulut déposer son gênant fardeau ; il ouvrit les bras : le page glissa jusqu'à terre.

Avec lui disparut la vision qui avait soutenu le condamné.

Lorsque Salcède ne le vit plus, il le chercha des yeux ; puis, comme égaré :

— Eh bien ? cria-t-il, eh bien ?

Personne ne lui répondit.

— Eh ! vite, vite, hâtez-vous ! dit-il ; le roi tient le papier, il va lire !

Nul ne bougea.

Le roi déplaçait vivement la confession.

— Oh ! mille démons ! cria Salcède, se serait-on joué de moi ? Je l'ai cependant bien reconnue. C'était elle, c'était elle !

À peine le roi eut-il parcouru les premières lignes qu'il parut saisi d'indignation.

Puis il pâlit et s'écria :

— Oh ! le misérable !... oh ! le méchant homme !

— Qu'y a-t-il, mon fils ? demanda Catherine.

— Il y a qu'il se rétracte, ma mère ; il y a qu'il prétend n'avoir jamais rien avoué.

— Et ensuite ?

— Ensuite, il déclare innocents et étrangers à tous complots MM. de Guise.

— Au fait, balbutia Catherine, si c'est vrai ?
— Il ment ! s'écria le roi ; il ment comme un païen !
— Qu'en savez-vous, mon fils ? MM. de Guise sont peut-être calomniés. Les juges ont peut-être, dans leur trop grand zèle, interprété faussement les dépositions.

— Eh ! madame, s'écria Henri ne pouvant se maîtriser plus longtemps, j'ai tout entendu !

— Vous, mon fils ?

— Oui, moi.

— Et quand cela, s'il vous plaît ?

— Quand le coupable a subi la gêne... j'étais derrière un rideau ; je n'ai pas perdu une seule de ses paroles et chacune de ses paroles m'entraîna dans la tête comme un clou sous le marteau.

— Eh bien, faites-le parler avec la torture, puisque la torture il lui faut ! Ordonnez que les chevaux tirent.

Henri, emporté par la colère, leva la main.

Le lieutenant Tanchou répéta ce signe.

Déjà les cordes avaient été rattachées aux quatre membres du patient ; quatre hommes sautèrent sur les quatre chevaux ; quatre coups de fouet retentirent et les quatre chevaux s'élançèrent dans des directions opposées.

Un horrible craquement et un horrible cri jaillirent à la fois du plancher de l'échafaud. On vit les membres du malheureux Salcède bleuir, s'allonger et s'injecter de sang ; sa face n'était plus celle d'une créature humaine : c'était le masque d'un démon.

— Ah ! trahison ! trahison ! cria-t-il. Eh bien, je vais parler, je veux parler, je veux tout dire ! Ah ! maudite duch... !

La voix dominait les hennissements des chevaux et les rumeurs de la foule ; mais tout à coup elle s'éteignit.

— Arrêtez ! arrêtez ! cria Catherine.

Il était trop tard. La tête de Salcède, naguère raidie par la souffrance et la fureur, retomba tout à coup sur le plancher de l'échafaud.

— Laissez-le parler ! vociféra la reine mère. Arrêtez, mais arrêtez donc !

L'œil de Salcède était démesurément dilaté, fixe et plongeant obstinément dans le groupe où était apparu le page. Tanchou en suivait habilement la direction.

Mais Salcède ne pouvait plus parler, il était mort.

Tanchou donna tout bas quelques ordres à ses archers qui se mirent à fouiller la foule dans la direction indiquée par les regards dénonciateurs de Salcède.

— Je suis découverte, dit le jeune page à l'oreille d'Ernauton ; par pitié, aidez-moi, secourez-moi, monsieur, ils viennent ! ils viennent !

— Mais que voulez-vous donc encore ?

— Fuir ! Ne voyez-vous point que c'est moi qu'ils cherchent ?

— Mais qui êtes-vous donc ?

— Une femme... Sauvez-moi ! protégez-moi !

Ernauton pâlit ; mais la générosité l'emporta sur l'étonnement et la crainte.

Il plaça devant lui sa protégée, lui fraya un chemin à grands coups de pommeau de dague et la poussa jusqu'au coin de la rue du Mouton, vers une porte ouverte.

Le jeune page s'élança et disparut dans cette porte qui semblait l'attendre et qui se referma derrière lui.

Il n'avait pas même eu le temps de lui demander son nom ni où il le retrouverait.

Mais, en disparaissant, le jeune page, comme s'il eût deviné sa pensée, lui avait fait un signe plein de promesses.

Libre alors, Ernauton se retourna vers le centre de la place et embrassa d'un même coup d'œil l'échafaud et la loge royale.

Salcède était étendu raide et livide sur l'échafaud.

Catherine était debout, livide et frémissante dans la loge.

— Mon fils, dit-elle enfin en essuyant la sueur de son front, mon fils, vous ferez bien de changer votre maître des hautes œuvres, c'est un ligueur !

— Et à quoi donc voyez-vous cela, ma mère ? demanda Henri.

— Regardez, regardez !

— Eh bien, je regarde !

— Salcède n'a souffert qu'une tirade et il est mort.

— Parce qu'il était trop sensible à la douleur.

— Non pas ! non pas ! fit Catherine avec un sourire de mépris arraché par le peu de perspicacité de son fils, mais parce qu'il a été étranglé par-dessous l'échafaud avec une corde fine, au moment où il allait accuser ceux qui le laissent mourir. Faites visiter le cadavre par un savant docteur et vous trouverez, j'en suis sûre, autour de son cou le cercle que la corde y aura laissé.

— Vous avez raison, dit Henri, dont les yeux étincelèrent un instant, mon cousin de Guise est mieux servi que moi.

— Chut ! chut ! mon fils, dit Catherine, pas d'éclat, on se moquerait de nous ; car cette fois encore c'est partie perdue.

— Joyeuse a bien fait d'aller s'amuser autre part, dit le roi ; on ne peut plus compter sur rien en ce monde, même sur les supplices. Partons, mesdames, partons !

CHAPITRE VI

Les deux Joyeuse

MM. de Joyeuse, comme nous l'avons vu, s'étaient dérobés pendant toute cette scène par les derrières de l'Hôtel de Ville et, laissant aux équipages du roi leurs laquais qui les attendaient avec des chevaux, ils marchaient côte à côte dans les rues de ce quartier populeux, qui ce jour-là étaient désertes, tant la place de Grève avait été vorace de spectateurs.

Une fois dehors ils avaient marché se tenant par le bras, mais sans s'adresser la parole.

Henri, si joyeux naguère, était préoccupé et presque sombre.

Anne semblait inquiet et comme embarrassé de ce silence de son frère.

Ce fut lui qui rompit le premier le silence.

— Eh bien, Henri, demanda-t-il, où me conduis-tu ?

— Je ne vous conduis pas, mon frère, je marche devant moi, répondit Henri comme s'il se réveillait en sursaut.

— De sorte que nous voilà je ne sais où. C'est amusant¹.

— Désirez-vous aller quelque part, mon frère ?

— Et toi ?

Henri sourit tristement.

— Oh ! moi, dit-il, peu m'importe où je vais.

— Tu vas cependant quelque part chaque soir, dit Anne, car chaque soir tu sors à la même heure pour ne rentrer qu'assez avant dans la nuit, et parfois pour ne pas rentrer du tout.

— Me questionnez-vous, mon frère ? demanda Henri avec une charmante douceur mêlée d'un certain respect pour son aîné.

— Moi, te questionner ? dit Anne. Dieu m'en préserve ! les secrets sont à ceux qui les gardent.

— Quand vous le désirerez, mon frère, répliqua Henri, je n'aurai pas de secrets pour vous, vous le savez bien.

— Tu n'auras pas de secrets pour moi, Henri ?

— Jamais, mon frère ; n'êtes-vous pas à la fois mon seigneur et mon ami ?

— Dame ! je pensais que tu en avais avec moi, qui ne suis qu'un pauvre laïc ; je pensais que tu avais notre savant frère, ce pilier de la théologie, ce flambeau de la religion, ce docte architecte de cas de conscience de la cour, qui sera cardinal un jour¹, que tu te confiais à lui, et que tu trouvais en lui à la fois confession, absolution et... qui sait ? conseil ; car, dans notre famille, ajouta Anne en riant, on est bon à tout, tu le sais, témoin notre très cher père².

Henri du Bouchage saisit la main de son frère et la lui serra affectueusement.

— Vous êtes pour moi plus que directeur, plus que confesseur, plus que père, mon cher Anne, dit-il, je vous répète que vous êtes mon ami.

— Alors, mon ami, pourquoi, de gai que tu étais, t'ai-je vu peu à peu devenir triste, et pourquoi, au lieu de sortir le jour, ne sors-tu plus maintenant que la nuit ?

— Mon frère, je ne suis pas triste, répondit Henri en souriant.

— Qu'es-tu donc ?

— Je suis amoureux.

— Bon ! et cette préoccupation... ?

— Vient de ce que je pense sans cesse à mon amour.

— Et tu soupirez en me disant cela ?

— Oui.

— Tu soupirez, toi, Henri, comte du Bouchage,

toi, le frère de Joyeuse, toi que les mauvaises langues appellent le troisième roi de France ! Tu sais que M. de Guise est le second, si toutefois ce n'est pas le premier. Toi qui es riche, toi qui es beau, toi qui seras pair de France, comme moi, et duc, comme moi, à la première occasion que j'en trouverai, tu es amoureux, tu penses et tu soupîres ! Tu soupîres, toi qui as pris pour devise : *Hilariter* (Joyeusement) !

— Mon cher Anne, tous ces dons du passé ou toutes ces promesses de l'avenir n'ont jamais compté pour moi au rang des choses qui devaient faire mon bonheur. Je n'ai point d'ambition.

— C'est-à-dire que tu n'en as plus.

— Ou du moins que je ne poursuis pas les choses dont vous parlez.

— En ce moment peut-être, mais plus tard tu y reviendras.

— Jamais, mon frère. Je ne désire rien, je ne veux rien.

— Et tu as tort, mon frère. Quand on s'appelle Joyeuse, c'est-à-dire un des plus beaux noms de France, quand on a son frère favori du roi, on désire tout, on veut tout et l'on a tout.

Henri baissa mélancoliquement et secoua sa tête blonde.

— Voyons, dit Anne, nous voici bien seuls, bien perdus. Le diable m'emporte ! nous avons passé l'eau, si bien que nous voilà sur le pont de la Tournelle¹, et cela, sans nous en être aperçus. Je ne crois pas que sur cette grève isolée, par cette bise froide, près de cette eau verte, personne vienne nous écouter. As-tu quelque chose de sérieux à me dire, Henri ?

— Rien, rien, sinon que je suis amoureux, et vous le savez déjà, mon frère, puisque tout à l'heure je vous l'ai avoué.

— Mais, que diable ! ce n'est point sérieux, cela ! dit Anne en frappant du pied. Moi aussi, par le pape ! je suis amoureux.

— Pas comme moi, mon frère.

— Moi aussi, je pense quelquefois à ma maîtresse.

— Oui, mais pas toujours.

— Moi aussi, j'ai des contrariétés, des chagrins même.

— Oui, mais vous avez aussi des joies, car on vous aime.

— Oh ! j'ai de grands obstacles aussi ; on exige de moi de grands mystères.

— On exige ? Vous avez dit : « On exige », mon frère ? Si votre maîtresse exige, elle est à vous.

— Sans doute qu'elle est à moi, c'est-à-dire à moi et à M. de Mayenne¹ ; car, confiance pour confiance, Henri, j'ai justement la maîtresse de ce paillard de Mayenne, une fille folle de moi, qui quitterait Mayenne à l'instant même, si elle n'avait peur que Mayenne ne la tuât. C'est son habitude de tuer les femmes, tu sais². Puis je déteste ces Guises et cela m'amuse... de m'amuser aux dépens de l'un d'eux. Eh bien, je te le dis, je te le répète, j'ai parfois des contraintes, des querelles, mais je n'en deviens pas sombre comme un chartreux pour cela ; je n'en ai pas les yeux gros. Je continue de rire, sinon toujours, au moins de temps en temps. Voyons, dis-moi qui tu aimes, Henri ; ta maîtresse est-elle belle au moins ?

— Hélas ! mon frère, ce n'est point ma maîtresse.

— Est-elle belle ?

— Trop belle.

— Son nom ?

— Je ne le sais pas.

— Allons donc !

— Sur l'honneur.

— Mon ami, je commence à croire que c'est plus

dangereux encore que je ne pensais. Ce n'est point de la tristesse, par le pape ! c'est de la folie.

— Elle ne m'a parlé qu'une seule fois, ou plutôt elle n'a parlé qu'une seule fois devant moi et, depuis ce temps, je n'ai pas même entendu le son de sa voix.

— Et tu ne t'es pas informé ?

— À qui ?

— Comment, à qui ? aux voisins.

— Elle habite une maison à elle seule et personne ne la connaît.

— Ah ça ! mais est-ce une ombre ?

— C'est une femme, grande et belle comme une nymphe, sérieuse et grave comme l'ange Gabriel.

— Comment l'as-tu connue ? où l'as-tu rencontrée ?

— Un jour, je poursuivais une jeune fille au carrefour de la Gypécienne ; j'entrai dans le petit jardin qui attient à l'église¹, il y a là un banc sous des arbres. Êtes-vous jamais entré dans ce jardin, mon frère ?

— Jamais ! n'importe, continue ; il y a là un banc sous des arbres, après ?

— L'ombre commençait à s'épaissir ; je perdis de vue la jeune fille et, en la cherchant, j'arrivai à ce banc.

— Va, va, j'écoute.

— Je venais d'entrevoir un vêtement de femme de ce côté, j'étendis les mains. « Pardon, monsieur, me dit tout à coup la voix d'un homme que je n'avais pas aperçu, pardon. » Et la main de cet homme m'écarta doucement, mais avec fermeté.

— Il osa te toucher, Joyeuse ?

— Écoute, cet homme avait le visage caché dans une sorte de froc : je le pris pour un religieux ; puis il m'imposa par le ton affectueux et poli de son avertissement car, en même temps qu'il me parlait, il me désignait du doigt, à dix pas, cette femme dont le

vêtement blanc m'avait attiré de ce côté et qui venait de s'agenouiller devant ce banc de pierre, comme si c'eût été un autel.

» Je m'arrêtai, mon frère. C'est vers le commencement de septembre que cette aventure m'arriva : l'air était tiède ; les violettes et les roses que font pousser les fidèles sur les tombes de l'enclos m'envoyaient leurs délicats parfums ; la lune déchirait un nuage blanchâtre derrière le clocheton de l'église et les vitraux commençaient à s'argenter à leur faîte, tandis qu'ils se doraienent en bas du reflet des cierges allumés. Mon ami, soit majesté du lieu, soit dignité personnelle, cette femme à genoux resplendissait pour moi dans les ténèbres comme une statue de marbre et, comme si elle eût été de marbre réellement, elle m'imprima je ne sais quel respect qui me fit froid au cœur.

» Je la regardais avidement.

» Elle se courba sur le banc, l'enveloppa de ses deux bras, y colla les lèvres et aussitôt je vis ses épaules onduler sous l'effort de ses soupirs et de ses sanglots ; jamais vous n'avez ouï de pareils accents, mon frère ! jamais fer acéré n'a déchiré si douloureusement un cœur !

» Tout en pleurant, elle baisait la pierre avec une ivresse qui m'a perdu ; ses larmes m'ont attendri, ses baisers m'ont rendu fou.

— Mais c'est elle, par le pape ! qui était folle, dit Joyeuse, est-ce que l'on baise une pierre ainsi ? est-ce que l'on sanglote ainsi pour rien ?

— Oh ! c'était une grande douleur qui la faisait sangloter, c'était un profond amour qui lui faisait baiser cette pierre ; seulement, qui aimait-elle ? qui pleurait-elle ? pour qui priait-elle ? Je ne sais.

— Mais cet homme, tu ne l'as pas questionné ?

— Si fait.

— Et que t'a-t-il répondu ?

— Qu'elle avait perdu son mari.

— Est-ce qu'on pleure un mari de cette façon-là ? dit Joyeuse ; voilà, pardieu ! une belle réponse ; et tu t'en es contenté ?

— Il l'a bien fallu, puisqu'il n'a pas voulu m'en faire d'autre.

— Mais cet homme lui-même, quel est-il ?

— Une sorte de serviteur qui habite avec elle.

— Son nom ?

— Il a refusé de me le dire.

— Jeune ? vieux ?

— Il peut avoir de vingt-huit à trente ans...

— Voyons, après ?... Elle n'est pas restée toute la nuit à prier et à pleurer, n'est-ce pas ?

— Non ; quand elle eut fini de pleurer, c'est-à-dire quand elle eut épuisé ses larmes, quand elle eut usé ses lèvres sur le banc, elle se leva ; mon frère, il y avait dans cette femme un tel mystère de tristesse qu'au lieu de m'avancer vers elle, comme j'eusse fait pour toute autre femme, je me reculai ; ce fut elle alors qui vint à moi, ou plutôt de mon côté car, moi, elle ne me voyait même pas ; alors un rayon de la lune frappa son visage et son visage m'apparut illuminé, splendide : il avait repris sa morne sévérité ; plus une contraction, plus un tressaillement, plus de pleurs, seulement le sillon humide qu'ils avaient tracé. Ses yeux seuls brillaient encore. Sa bouche s'entrouvrait doucement pour respirer la vie qui, un instant, avait paru prête à l'abandonner. Elle fit quelques pas avec une molle langueur et pareille à ceux qui marchent en rêve ; l'homme alors courut à elle et la guida, car elle semblait avoir oublié qu'elle marchait sur la terre. Oh ! mon frère, quelle effrayante beauté, quelle surhumaine puissance ! Je n'ai jamais rien vu qui lui ressemblât sur la terre ;

quelquefois seulement, dans mes rêves, quand le ciel s'ouvrait, il en était descendu des visions pareilles à cette réalité.

— Après, Henri, après ? demanda Anne, prenant malgré lui intérêt à ce récit dont il avait d'abord eu l'intention de rire.

— Oh ! voilà qui est bientôt fini, mon frère ; son serviteur lui dit quelques mots tout bas et alors elle baissa son voile ; il lui disait que j'étais là sans doute ; mais elle ne regarda même pas de mon côté, elle baissa son voile et je ne la vis plus ; mon frère, il me sembla que le ciel venait de s'obscurcir et que ce n'était plus une créature vivante, mais une ombre échappée à ces tombeaux, qui, parmi les hautes herbes, glissait silencieusement devant moi.

» Elle sortit de l'enclos ; je la suivis.

» De temps en temps, l'homme se retournait et pouvait me voir, car je ne me cachais pas, tout étourdi que je fusse ; que veux-tu ! j'avais encore les anciennes habitudes vulgaires dans l'esprit, l'ancien levain grossier dans le cœur.

— Que veux-tu dire, Henri ? demanda Anne. Je ne comprends pas.

Le jeune homme sourit.

— Je veux dire, mon frère, reprit-il, que ma jeunesse a été bruyante, que j'ai cru aimer souvent et que toutes les femmes, pour moi, jusqu'à ce moment, ont été des femmes à qui je pouvais offrir mon amour.

— Oh ! oh ! qu'est donc celle-là ? fit Joyeuse en essayant de reprendre sa gaieté quelque peu altérée, malgré lui, par la confiance de son frère. Prends garde, Henri, tu divagues, ce n'est donc pas une femme de chair et d'os, celle-là ?

— Mon frère, dit le jeune homme en enfermant la main de Joyeuse dans une fiévreuse étreinte, mon

frère, dit-il si bas que son souffle arrivait à peine à l'oreille de son aîné, aussi vrai que Dieu m'entend, je ne sais pas si c'est une créature de ce monde.

— Par le pape ! dit-il, tu me ferais peur, si un Joyeuse pouvait jamais avoir peur.

Puis, essayant de reprendre sa gaieté :

— Mais enfin, dit-il, toujours est-il qu'elle marche, qu'elle pleure et qu'elle donne très bien des baisers ; toi-même me l'as dit et c'est, ce me semble, d'un assez bon augure, cela, cher ami. Mais ce n'est pas tout, voyons, après, après ?

— Après, il y a peu de chose. Je la suivis donc, elle n'essaya point de se dérober à moi, de changer de chemin, de faire fausse route ; elle ne semblait même point songer à cela.

— Eh bien, où demeurerait-elle ?

— Du côté de la Bastille, dans la rue de Lesdiguières¹ ; à sa porte, son compagnon se retourna et me vit.

— Tu lui fis alors quelque signe pour lui donner à entendre que tu désirais lui parler ?

— Je n'osai pas ; c'est ridicule ce que je vais te dire, mais le serviteur m'imposait presque autant que la maîtresse.

— N'importe, tu entras dans la maison ?

— Non, mon frère.

— En vérité, Henri, j'ai bien envie de te renier pour un Joyeuse ; mais au moins tu revins le lendemain ?

— Oui, mais inutilement, inutilement à la Gypcienne, inutilement à la rue de Lesdiguières.

— Elle avait disparu ?

— Comme une ombre qui se serait envolée.

— Mais enfin tu t'informas ?

— La rue a peu d'habitants, nul ne put me satisfaire ; je guettais l'homme pour le questionner, il

ne reparut pas plus que la femme ; cependant une lumière, que je voyais briller le soir à travers les jalousies, me consolait en m'indiquant qu'elle était toujours là. J'usai de cent moyens pour pénétrer dans la maison : lettres, messages, fleurs, présents, tout échoua. Un soir la lumière disparut à son tour et ne reparut plus ; la dame, fatiguée de mes poursuites sans doute, avait quitté la rue de Lesdiguières ; nul ne savait sa nouvelle demeure.

— Cependant tu l'as retrouvée, cette belle sauvage ?

— Le hasard l'a permis ; je suis injuste, mon frère, c'est la Providence qui ne veut pas que l'on traîne la vie. Écoutez : en vérité, c'est étrange. Je passais dans la rue de Bussy¹, il y a quinze jours, à minuit ; vous savez, mon frère, que les ordonnances pour le feu sont sévèrement exécutées ; eh bien, non seulement je vis du feu aux vitres d'une maison, mais encore un incendie véritable qui éclatait au deuxième étage.

» Je frappai vigoureusement à la porte, un homme parut à la fenêtre.

« — Vous avez le feu chez vous ! lui criai-je.

« — Silence, par pitié ! me dit-il, silence, je suis occupé à l'éteindre.

« — Voulez-vous que j'appelle le guet ?

« — Non, non, au nom du Ciel, n'appellez personne !

« — Mais cependant si l'on peut vous aider ?

« — Le voulez-vous ? alors, venez et vous me rendrez un service dont je vous serai reconnaissant toute ma vie.

« — Et comment voulez-vous que je vienne ?

« — Voici la clé de la porte. »

» Et il me jeta une clé par la fenêtre.

» Je montai rapidement les escaliers et j'entrai dans la chambre, théâtre de l'incendie.

» C'était le plancher qui brûlait. J'étais dans le laboratoire d'un chimiste ; en faisant je ne sais quelle expérience, une liqueur inflammable s'était répandue à terre : de là l'incendie.

» Quand j'entrai, il était déjà maître du feu, ce qui fit que je pus le regarder.

» C'était un homme de vingt-huit à trente ans ; du moins il me parut avoir cet âge : une effroyable cicatrice lui labourait la moitié de la joue, une autre lui sillonnait le crâne ; sa barbe touffue cachait le reste de son visage.

« — Je vous remercie, monsieur ; mais, vous le voyez, tout est fini maintenant ; si vous êtes aussi galant homme que vous en avez l'air, ayez la bonté de vous retirer car ma maîtresse pourrait entrer d'un moment à l'autre et elle s'irriterait en voyant à cette heure un étranger chez moi, ou plutôt chez elle. »

» Le son de cette voix me frappa d'inertie et presque d'épouvante. J'ouvrais la bouche pour lui crier : « Vous êtes l'homme de la Gypécienne, l'homme de la rue de Lesdiguières, l'homme de la dame inconnue ! » Car vous vous rappelez, mon frère, qu'il était couvert d'un froc, que je n'avais pas vu son visage, que j'avais entendu sa voix seulement. J'allais lui dire cela, l'interroger, le supplier, quand tout à coup une porte s'ouvrit et une femme entra.

« — Qu'y a-t-il donc, Remy ? demanda-t-elle en s'arrêtant majestueusement sur le seuil de la porte, et pourquoi ce bruit ? »

» Oh ! mon frère, c'était elle, plus belle encore au feu mourant de l'incendie qu'elle ne m'avait apparu aux rayons de la lune ; c'était elle, c'était cette femme dont le souvenir incessant me rongait le cœur.

» Au cri que je poussai, le serviteur me regarda plus attentivement à son tour.

« — Merci, monsieur, me dit-il encore une fois, merci ; mais, vous le voyez, le feu est éteint. Sortez, je vous en supplie, sortez.

« — Mon ami, lui dis-je, vous me congédiez bien durement.

« — Madame, dit le serviteur, c'est lui.

« — Qui, lui ? demanda-t-elle.

« — Ce jeune cavalier que nous avons rencontré dans le jardin de la Gypécienne, qui nous a suivis rue de Lesdiguières. »

» Elle arrêta alors son regard sur moi et à ce regard je compris qu'elle me voyait pour la première fois.

« — Monsieur, dit-elle, par grâce, éloignez-vous ! »

» J'hésitais, je voulais parler, prier ; mais les paroles manquaient à mes lèvres ; je restais immobile et muet, occupé à la regarder.

« — Prenez garde, monsieur, dit le serviteur avec plus de tristesse que de sévérité, prenez garde, vous forceriez madame à fuir une seconde fois.

« — Oh ! qu'à Dieu ne plaise ! répondis-je en m'inclinant ; mais, madame, je ne vous offense point cependant. »

» Elle ne me répondit point. Aussi insensible, aussi muette, aussi glacée que si elle ne m'eût point entendu, elle se retourna et je la vis disparaître graduellement dans l'ombre, descendant les marches d'un escalier sur lequel son pas ne retentissait pas plus que ne l'eût fait le pas d'un fantôme.

— Et voilà tout ? demanda Joyeuse.

— Voilà tout. Alors le serviteur me conduisit jusqu'à la porte, en me disant :

« — Oubliez, monsieur, au nom de Jésus et de la Vierge Marie, je vous en supplie, oubliez ! »

» Je m'enfuis, éperdu, égaré, stupide, serrant ma tête entre mes deux mains et me demandant si je ne devenais pas fou.

» Depuis, je vais chaque soir dans cette rue et voilà pourquoi, en sortant de l'Hôtel de Ville, mes pas se sont dirigés tout naturellement de ce côté ; chaque soir, disais-je, je vais dans cette rue, je me cache à l'angle d'une maison qui est en face de la sienne, sous un petit balcon dont l'ombre m'enveloppe entièrement ; une fois sur dix, je vois passer de la lumière dans la chambre qu'elle habite : c'est là ma vie, c'est là mon bonheur.

— Quel bonheur ! s'écria Joyeuse.

— Hélas ! je le perds si j'en désire un autre.

— Mais si tu te perds toi-même avec cette résignation ?

— Mon frère, dit Henri avec un triste sourire, que voulez-vous ? je me trouve heureux ainsi.

— C'est impossible !

— Que veux-tu ! le bonheur est relatif ; je sais qu'elle est là, qu'elle vit là, qu'elle respire là ; je la vois à travers la muraille, ou plutôt il me semble la voir ; si elle quittait cette maison, si je passais encore quinze jours comme ceux que je passai quand je l'eus perdue, mon frère, je deviendrais fou ou je me ferais moine.

— Non pas, mordieu ! il y a déjà bien assez d'un fou et d'un moine dans la famille ; restons-en là ; maintenant, mon cher ami...

— Pas d'observations, Anne, pas de railleries : les observations seraient inutiles, les railleries ne feraient rien.

— Et qui te parle d'observations et de railleries ?

— À la bonne heure. Mais...

— Laisse-moi seulement te dire une chose.

— Laquelle ?

— C'est que tu t'y es pris comme un franc écolier.

— Je n'ai fait ni combinaisons ni calculs, je ne m'y suis pas pris, je me suis abandonné à quelque

chose de plus fort que moi. Quand un courant vous emporte, mieux vaut suivre le courant que de lutter contre lui.

— Et s'il conduit à quelque abîme ?

— Il faut s'y engloutir, mon frère.

— C'est ton avis ?

— Oui.

— Ce n'est pas le mien et à ta place...

— Qu'eussiez-vous fait, Anne ?

— Assez, certainement, pour savoir son nom, son âge ; à ta place...

— Anne, Anne, vous ne la connaissez pas.

— Non, mais je te connais. Comment, Henri ! vous aviez cinquante mille écus que je vous ai donnés sur les cent mille dont le roi m'a fait cadeau à sa fête...

— Ils sont encore dans mon coffre, Anne : pas un ne manque.

— Mordieu ! tant pis. S'ils n'étaient pas dans votre coffre, la femme serait dans votre alcôve.

— Oh ! mon frère !

— Il n'y a pas de « oh ! mon frère ! » ; un serviteur ordinaire se vend pour dix écus, un bon pour cent, un excellent pour mille, un merveilleux pour trois mille. Voyons maintenant, supposons le phénix des serviteurs. Rêvons le dieu de la fidélité et, moyennant vingt mille écus, par le pape ! il sera à vous ! Donc il vous restait cent trente mille livres pour payer le phénix des femmes, livré par le phénix des serviteurs. Henri, mon ami, vous êtes un niais.

— Anne, dit Henri en soupirant, il y a des gens qui ne se vendent pas ; il y a des cœurs qu'un roi même n'est pas assez riche pour acheter.

Joyeuse se calma.

— Eh bien, je l'admets, dit-il ; mais il n'en est pas qui ne se donnent.

— À la bonne heure.

— Eh bien, qu'avez-vous fait pour que le cœur de cette belle insensible se donnât à vous ?

— J'ai la conviction, Anne, d'avoir fait tout ce que je pouvais faire.

— Allons donc, comte du Bouchage, vous êtes fou. Vous voyez une femme triste, enfermée, gémissante et vous vous faites plus triste, plus reclus, plus gémissant, c'est-à-dire plus assommant qu'elle-même ! En vérité, vous parliez des façons vulgaires de l'amour et vous êtes banal comme un quartenier¹. Elle est seule : faites-lui compagnie ; elle est triste : soyez gai ; elle regrette : consolez-la et remplacez.

— Impossible, mon frère.

— As-tu essayé ?

— Pour quoi faire ?

— Dame ! ne fût-ce que pour essayer. Tu es amoureux, dis-tu ?

— Je ne connais pas de mots pour exprimer mon amour.

— Eh bien, dans quinze jours, tu auras ta maîtresse.

— Mon frère !

— Foi de Joyeuse ! Tu n'as pas désespéré, je pense ?

— Non, car je n'ai jamais espéré.

— À quelle heure la vois-tu ?

— À quelle heure je la vois ?

— Sans doute.

— Mais je vous ai dit que je ne la voyais pas, mon frère.

— Jamais ?

— Jamais.

— Pas même à sa fenêtre ?

— Pas même son ombre, vous dis-je.

— Il faut que cela finisse. Voyons, a-t-elle un amant ?

— Je n'ai jamais vu un homme entrer dans sa maison, excepté ce Remy dont je vous ai parlé.

- Comment est la maison ?
- Deux étages, petite porte sur un degré, terrasse au-dessus de la deuxième fenêtre.
- Mais par cette terrasse, ne peut-on entrer ?
- Elle est isolée des autres maisons.
- Et en face, qu'y a-t-il ?
- Une autre maison à peu près pareille, quoique plus élevée, ce me semble.
- Par qui est habitée cette maison ?
- Par une espèce de bourgeois.
- De méchante ou de bonne humeur ?
- De bonne humeur, car parfois je l'entends rire tout seul.
- Achète-lui sa maison.
- Qui vous dit qu'elle soit à vendre ?
- Offre-lui-en le double de ce qu'elle vaut.
- Et si la dame m'y voit ?
- Eh bien ?
- Elle disparaîtra encore, tandis qu'en dissimulant ma présence, j'espère qu'un jour ou l'autre je la reverrai.
- Tu la reverras ce soir.
- Moi ?
- Va te camper sous son balcon à huit heures.
- J'y serai comme j'y suis chaque jour, mais sans plus d'espoir que les autres jours.
- À propos, l'adresse au juste ?
- Entre la porte Bussy et l'hôtel Saint-Denis¹, presque au coin de la rue des Augustins², à vingt pas d'une grande hôtellerie ayant enseigne *À l'épée du fier chevalier*.
- Très bien, à huit heures, ce soir.
- Mais que ferez-vous ?
- Tu le verras, tu l'entendras. En attendant, retourne chez toi, endosse tes plus beaux habits, prends tes plus riches bijoux, verse sur tes cheveux

Alexandre Dumas

Les Quarante-Cinq

En 1585, dans une France déchirée par les guerres de Religion, l'étau se resserre autour d'Henri III. Le roi s'attache une troupe de gentilshommes gascons, les Quarante-Cinq. Leur mission : assurer sa garde rapprochée et le protéger des complots ourdis par les Guises qui rêvent de s'emparer du pouvoir...

Sur une base historique réelle, ce troisième volet de la « trilogie des Valois » est un passionnant roman d'aventures qui fait la part belle au spirituel Chicot, le bouffon du roi. Il offre une suite à *La Reine Margot* et à *La Dame de Monsoreau*, mais peut aussi se lire de manière autonome. Dans la grande tradition du roman historique, Dumas mêle personnages fictifs et réels, intrigues politiques et amoureuses, le tout sur un rythme endiablé, où les rebondissements s'enchaînent autant que les bons mots. Il explique aussi la fin des Valois et l'avènement d'Henri IV, en faisant d'Henri III un personnage tragique, l'un de ces « rois marqués par la fatalité pour qu'une race s'éteigne en eux et avec eux ».

Texte intégral

« Mieux vaut l'histoire écrite par les romanciers que l'histoire écrite par les historiens, d'abord parce qu'elle est plus vraie, et ensuite parce qu'elle est plus amusante. »

ALEXANDRE DUMAS



Les Quarante-cinq
Alexandre Dumas

Cette édition électronique du livre
Les Quarante-cinq d'Alexandre Dumas
a été réalisée le 17 mai 2019 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070454471 - Numéro d'édition : 254747).

Code Sodis : N56271 - ISBN : 9782072495151.

Numéro d'édition : 254834.